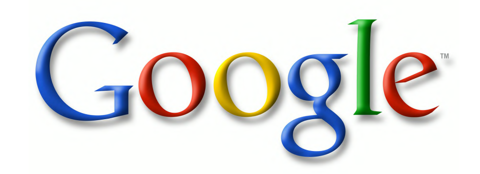
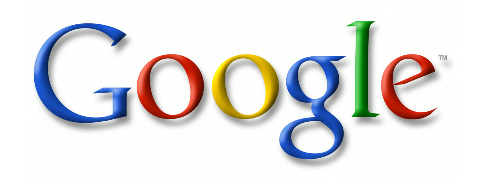
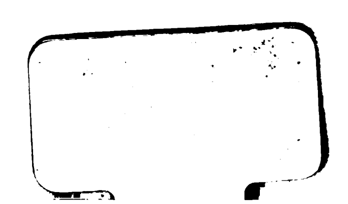



Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



LE GASCON

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaité,
le 2 septembre 1873.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

Extrait du catalogue des pièces

THÉODORE BARRIÈRE

FORMAT GRAND IN-18

L'ANGE DE MINUIT, drame en cinq actes.
AUX CROCHETS D'UN GENDRE, comédie en quatre actes.
LE BOUT-DE-L'AN DE L'AMOUR, comédie en un acte.
LES BREBIS GALEUSES, comédie en quatre actes.
CENDRILLON, comédie en cinq actes.
LE CHEMIN DE DAMAS, pièce en trois actes.
LE CHIC, comédie en trois actes.
LA COMTESSE DE SOMERIVE, pièce en quatre actes.
UNE CORNEILLE QUI ABAT DES NOIX, comédie en trois actes.
LE CRIME DE FAVERNE, drame en cinq actes.
LES DEMOISELLES DE MONTFERMEIL, comédie en trois actes.
LE DÉMON DU JEU, comédie en cinq actes.
DIANAH, comédie en deux actes.
UN DUEL CHEZ NINON, comédie en un acte.
LES ENFANTS DE LA LOUVE, drame en cinq actes.
LES FAUSSES BONNES FEMMES, comédie en cinq actes.
LES FAUX BONSHOMMES, comédie en quatre actes.
LE FEU AU COUVENT, comédie en un acte.
LES FILLES DE MARBRE, comédie en cinq actes.
LES GENS NERVEUX, comédie en trois actes.
L'HÉRITAGE DE M. PLUMET, comédie en quatre actes.
L'INFORTUNÉE CAROLINE, comédie en trois actes.
LES IVRESSES OU LA CHANSON DE L'AMOUR, comédie en quatre actes.
LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR, opéra-comique en un acte.
LES JOCRISSES DE L'AMOUR, comédie en trois actes.
MALHEUR AUX VAINCUS, comédie en cinq actes.
MANON LESCAUT, drame en cinq actes.
UN MÉNAGE EN VILLE, comédie en trois actes.
LE MÉNÉTRIER DE SAINT-WAAST, drame en cinq actes.
MIDI A QUATORZE HEURES, comédie en un acte.
UN MONSIEUR QUI ATTEND DES TÉMOINS, comédie en un acte.
LE PAPA DU PRIX D'HONNEUR, comédie en quatre actes.
PARIS VENTRE A TERRE, comédie en trois actes.
LE PIANO DE BERTHE, comédie en un acte.
QUAND ON VEUT TUER SON CHIEN, comédie en un acte.
LE ROMAN D'UNE HONNÊTE FEMME, comédie en trois actes.
LE SACRILÉGE, drame en cinq actes.
LES SCANDALES D'HIER, comédie en trois actes.
LA VIE DE BOHÈME, comédie en cinq actes.
UN VILAIN MONSIEUR, vaudeville en un acte.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.

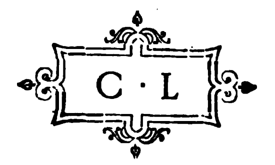
LE
GASCON

DRAME

EN CINQ ACTES, NEUF TABLEAUX

PAR

THÉODORE BARRIÈRE & L. DAVYL



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

PERSONNAGES

ARTABAN DE PUYCERDAC, cadet de Gascogne (25 ans)	MM. LAFONTAINE.
LE COMTE DE CHATELARD, gentilhomme français (22 ans)	REYNALD.
LORD MAXWELL, favori de Catherine de Médicis (35 ans)	CLÉMENT JUST.
LORD DARNLEY, cousin de la reine Marie Stuart (20 ans)	ANGELO.
THOMASSIN, acteur dans la troupe des Gelosi (50 ans)	ALEXANDRE.
LORD RUTHWEN	GRAVIER.
LINDSAY	GASPARD.
LORD HUNTLEY	GATTY.
LORD RING	CHEVALLIER.
LORD BEDFORD, envoyé de la reine Elisabeth	GASPARD.
LORD ATHOL (70 ans)	
CARNOFE, capitaine d'un Trois Mâts (40 ans).	ANTONIN.
IL SIGNOR GRAPPINI, directeur des Gelosi	CHEVALLIER.
SAMUEL, fripier (60 ans)	COURCELLES.
DE CHATEAUNEUF, gentilshommes français.	SCIPION.
DE MONTGIRON, gentilshommes français.	DAMOURETTE.
DE MAUVOISIN, gentilshommes français.	HUCHERARD.
BRANTOME	CHEVALLIER.
JEAN GOUJON	
LE MARQUIS D'ALTEMARRE, grand maître du palais du Louvre	HENRI.
	MALLET.
L'AMBASSADEUR D'ESPAGNE	GALLY.
PATRICK	
JACK	
HARLEIGH, officiers de la Garde écossaise.	ALEXANDRE fils.
MAC LEARTON, officiers de la Garde écossaise.	VANDEGENT.
L'EXEMPT DE POLICE	COLLEUILLE
LE BOURGEOIS D'EDIMBOURG	COURCELLES.
JACQUINET, hôtelier	J. VIZENTINI.
SECOND HOTELIER	DALLIN.
TOBY	
JEHAN, écolier	DAMOURETTE.
OLIVIER, écoliers (travestis)	Mmes A. METTE.
GILBERT, écoliers (travestis)	E. AUBERT.
GAETAN, matelot	MALLET.
LE MARCHAND D'IMAGES	BARSAJOL.
LE TIREUR	HÉNICLE.
PREMIER VOYAGEUR	DESMOY.
DEUXIÈME VOYAGEUR	
DEUXIÈME MATELOT	
MARIE STUART, reine d'Ecosse	Mmes V. LAFONTAINE.
STELLA ROSELLI, demoiselle d'honneur	A. TESSANDIER.
REBECCA, femme de Samuel	E. GILBERT.
ROSE	JULIA H.
MADAME TOBY	
DAME BRIGITTE	JEAULT.

UNE BOURGEOISE D'EDIMBOURG, UNE MARCHANDE, UN PAGE.

SOLDATS DU GUET, EXEMPTS, SOLDATS, SEIGNEURS, BOURGEOIS DE PARIS ET D'EDIMBOURG, VALETS, ECOLIERS.

Décors de M. Robecchi — Divertissement et ballet de M. Fuchs. — Costumes dessinés par M. Thomas. Musique de M. Albert Vizentini.

LE GASCON

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La Foire Saint-Germain

Boutiques en plein vent. — Théâtres. — Acrobates. — Cuisines ambulantes. — Baraques de Géants. — Chiens savants.

Au lever du rideau, la fête est dans toute son animation. — Musique partout. — Parades. — Au fond, l'hôtellerie du *Soleil-d'Or*. — A droite, une autre avec tonnelles.

SCÈNE PREMIÈRE

LE TIREUR, DES MARCHANDS, DES MARCHANDES, L'ÉCOLIER JEHAN, DEUXIÈME ÉCOLIER, BOURGEOIS, GENTILSHOMMES, se promenant çà et là au milieu de la foire. NOMBREUX POPULAIRE.

LE TIREUR.

Allons, enfants, au biribi ! Au biribi de Gascogne, ce n'est pas chez moi comme au tripot, ce lieu de damnation où Satan tient les dés... (Criant.) Au biribi! au biribi!...

UNE MARCHANDE.

Mon gentilhomme, que voulez-vous que je vous vende : une écharpe, un nœud aux couleurs de votre dame?

UNE VOIX.

Un denier la gaude, trois pour deux.

JEHAN, rencontrant un écolier.

Je te cherchais, montons-nous au tripot, nous ferons chacun moitié mise?

PREMIER ÉCOLIER.

Non, je garde mon argent pour aller voir les Gelosi, ces fameux comédiens qui arrivent d'Italie et qui joueront ce soir.

JEHAN.

Ils ne sont pas encore arrivés.

PREMIER ÉCOLIER.

On les attend d'un instant à l'autre. Tiens, lis l'affiche.

JEHAN, lisant.

« *Le mystère du chevalier qui donne sa femme au diable.* » — Ah! j'aime mieux le biribi. Hé, tireur!

LE TIREUR.

Voilà! voilà!

On entend des fanfares, des trompettes de saltimbanques.

SCÈNE II

LES MÊMES, SAMUEL, RÉBECCA, puis CHATELARD.

SAMUEL, sur le seuil de sa boutique et finissant de s'habiller.

Vous comprenez, ma chère femme, combien doivent être

graves les motifs qui m'obligent à m'absenter de chez moi pendant la foire Saint-Germain. Je vous confie donc tous nos intérêts.

RÉBECCA, avec ennui.

Et quand revenez-vous?

SAMUEL.

Je l'ignore, ma mie, mais faites toujours comme si je devais être de retour la minute qui va suivre. (Châtelard débouche sur la place. Il semble très-agité. — A Rébecca.) Ah! j'aperçois le jeune comte de Châtelard. Il vient sans doute remplir son escarcelle, jouons serré. (Saluant.) Monsieur le comte...

CHATELARD.

Bonjour, Samuel, entrons chez toi.

SAMUEL.

Je vous prie humblement de m'excuser, monsieur le comte, mais je pars à l'instant pour un long voyage!

CHATELARD.

Raison de plus.

SAMUEL.

Vous avez quelque chose à vendre?

CHATELARD.

Cette bague.

SAMUEL, examinant.

Il y a un défaut dans le saphir!

CHATELARD.

Il n'y a aucun défaut.

SAMUEL, raillant.

S'il en est ainsi, monsieur le comte, je ne suis pas assez riche pour le payer.

CHATELARD.

Eh! je le sais bien, juif! Aussi ne te demandé-je que de me prêter dessus cent pistoles.

SAMUEL.

Cent pistoles! Monseigneur, mais c'est tout ce que je possède. Je suis donc aux regrets, mon gentilhomme, mais...

CHATELARD.

Allons, donne-moi cinquante pistoles,et quand je te rapporterai huit cents livres parisis, tu me restitueras mon gage...

SAMUEL.

Ah! vous pouvez bien dire que vous me dépouillez, monsieur le comte, et que je ne sais rien vous refuser. (Il prend dans toutes ses poches.) Votre Seigneurie peut s'apercevoir que, pour elle, je me saigne à toutes les veines.

CHATELARD.

Coquin, c'est de l'or en fusion qui coule dans tes veines, et elles ne sont pas près d'être taries. Bonjour.

Il va à la tonnelle.

SAMUEL.

Adieu, monsieur le comte. Tu comprends, Rébecca? Il en sera de cette bague comme de ses bijoux, il ne la dégagera jamais. Ça vaut deux mille livres. Tu vois, ma mie, que j'ai gagné mon voyage. Va serrer ce bijou. Allons, au revoir, ma mie. (Il l'embrasse.) Que le Dieu de Jacob veille sur toi et sur mon commerce.

RÉBECCA, à part.

Oh! il fera toujours bien la moitié de la tâche.

SAMUEL.

Allons, adieu! adieu!

Il s'en va. — Jehan reparait et suit des yeux Samuel qui s'éloigne. Jehan s'élance dans la boutique. La messe sonne.

SCÈNE III

LES MÊMES moins SAMUEL, DES VOIX.

UNE VOIX et DES CRIS, dans le tripot.

Je vous dis, moi, que le coup était de cent pistoles.

DES VOIX.

Oui! oui! Non! non!

Tumulte.

CHATELARD, buvant un dernier verre et se levant tout à coup.

Ah! ah! on joue là-haut, on se bat. J'en suis. Bataille!... Mieux vaut poitrine trouée que cœur qui saigne... Marie! ma reine adorée... j'ai assez pleuré, je veux rire maintenant!...

Il s'élance dans le tripot.

SCÈNE IV

STELLA, DAME BRIGITTE, puis LE MARCHAND D'IMAGES.

STELLA.

Oh! voyez donc, dame Brigitte, quelle gaîté, quelle animation! J'en suis tout étourdie.

LA DUÈGNE.

Raison de plus pour ne nous point arrêter, mademoiselle. D'ailleurs le premier coup de l'office est sonné, et...

STELLA.

Attendons le second.

LA DUÈGNE.

Mademoiselle, ce n'est pas ici votre place.

STELLA.

Oh! ma place peut bien être par hasard où l'on s'amuse. Elle est si souvent où l'on s'ennuie!

LA DUÈGNE, à part.

Ah! quelle tête!

LES ÉCOLIERS, accourant.

Le marchand d'images! le marchand d'images!

Entre celui-ci.

LE MARCHAND.

Voici la pourtraiture du Juif-Errant, jadis cordonnier de son état, et condamné à marcher depuis mille cinq cents ans pour avoir chassé son Dieu à coups de tire-pied!... Un sou le Juif, un sou! un sou!

DANS LA FOULE.

A moi! à moi! Un Juif!

STELLA, à la duègne.

Oh! j'en veux un.

LA DUÈGNE.

Y pensez-vous, mademoiselle? Une Stella Roselli, demoiselle d'honneur de la reine Marie!

STELLA.

Vous m'y faites penser, dame Brigitte. Je vais prendre une image de plus pour la reine.

LA DUÈGNE, avec un soubresaut.

Mais c'est de la démence! Allons, mademoiselle, allons...

Elle l'entraîne.

JEHAN, sortant de la boutique avec Rébecca.

Belle Rébecca, écoutez-moi.

Il l'embrasse.

RÉBECCA.

Voyons, soyez sage, ou nous allons nous séparer.

Il la lutine. — Entrée bruyante de quelques jeunes officiers des gardes écossaises.

SCÈNE V

LES MÊMES, MAC LEARTON, LORD HARTLEIGH, DUMBURY.

DUMBURY, s'attablant ainsi que les autres sous la tonnelle, à la porte du tripot.

Allons! allons! maître hôtelier... sers-nous ton meilleur vin, et fais vite!

L'hôtelier s'empresse.

RÉBECCA, bas à Jehan.

Quels sont ces gentilshommes?

JEHAN.

Des officiers de la garde écossaise!

RÉBECCA.

Des compatriotes de notre reine Marie Stuart!... Ce sont de beaux cavaliers!

Jehan l'entraîne.

SCÈNE VI

LES JEUNES OFFICIERS, puis MAXWELL.

MAC LEARTON.

Convenez, monsieur, que Paris est un plaisant séjour...

HARTLEIGH.

Adorable, et je bénis l'heureux hasard qui nous permet d'y prendre nos ébats !

MAXWELL, entrant.

Salut, messieurs, j'ai nouvelle grave à vous dire.

HARTLEIGH.

Nous vous écoutons... milord.

MAXWELL.

Depuis six mois, la reine Marie Stuart porte le deuil du roi François II, son époux; et avant peu, parmi tous les princes de l'Europe qui briguent sa main, la fille de Jacques V devra faire un choix ! Vous le savez?... Eh bien, messieurs, ce choix, c'est moi qui le ferai !

MAC LEARTON, riant.

Vous, milord...

MAXWELL.

Moi seul.

HARTLEIGH.

Sir John Maxwell, baron de Perth, capitaine des gardes écossaises, et favori de la reine mère, est-il donc si avant dans les bonnes grâces de Sa Majesté Marie Stuart, qu'un époux proposé par lui puisse être accepté par elle !

MAXWELL.

Peut-être!... Tenez, messieurs, je ne dois pas avoir de secret pour vous, car notre fortune est la même et vous êtes à moi, comme je suis à vous!

TOUS LES TROIS.

A vous jusqu'à la mort!

MAXWELL, à voix basse.

Je veux être roi d'Écosse!

Grand mouvement de surprise.

DUMBURY.

Vous, milord!

MAXWELL.

Moi!

DUMBURY.

Et la divine Stella Roselli, la filleule de la reine Catherine... la compagne inséparable de Sa Majesté Marie Stuart? Vous disiez l'aimer éperdument et déjà vous annonciez comme prochaine votre union avec elle!

MAXWELL.

Stella Roselli!... Oh! ce n'est pas seulement de l'amour que j'ai pour elle, messieurs, c'est de la passion, de la folie!... Je veux être roi, mais sous le nom d'un autre!

TOUS.

Un autre!

MAXWELL.

Oui! le comte de Lennox, sir Henry Darnley, le cousin de la reine Marie, et le dernier des Stuarts!

DUMBURY.

Sir Henry Darnley!... un enfant!...

MAXWELL.

S'il est jeune, je suis vieux.

MAC LEARTON.

D'un esprit étroit!...

MAXWELL.

Je penserai pour lui!

DUMBURY.

La reine l'aime-t-elle?

MAXWELL.

Qu'importe? La raison d'État n'est pas une question d'amour.

MAC LEARTON.

Pauvre petite reine!

HARTLEIGH.

Êtes-vous bien sûr, milord, de ne vous point tromper sur le compte de sir Darnley? Sa timidité cache, j'en jurerais, la plus belle hypocrisie du monde.

MAXWELL.

Hartleigh! je connais l'homme et j'en réponds!

HARTLEIGH, souriant et levant son verre.

Je boirai donc, milord, à votre royauté!

DUMBURY, gaîment.

A Sa Majesté lord Maxwell, roi d'Écosse et d'Irlande!...

TOUS.

A lord Maxwell!...

Grand bruit dans l'intérieur du tripot

JACQUINET, l'hôtelier, sortant de la taverne.

Sur ma foi! le compagnon doit avoir dix aunes de corde de pendu dans sa poche!

DUMBURY.

Qu'y a-t-il?

JACQUINET.

Il y a que là-haut, au jeu, un jeune gentilhomme entre deux vignes, mais de façons exquises, est en train de ruiner tout le monde!

MAC LEARTON.

Son nom?...

JACQUINET.

On l'ignore.

MAXWELL.

Allons voir, milord, ce Cupidon qui a fait un cornet de son carquois!... (Grand bruit au dehors.) Mais qui vient là?

DUMBURY.

La voiture de Thespis!... Ce sont ces farceurs italiens si pompeusement annoncés!...

MAXWELL.

Au jeu, messieurs, au jeu!

Ils entrent au tripot. — La foule entre en riant.

SCÈNE VII

LE POPULAIRE, RÉBECCA, JEHAN, ÉCOLIERS, puis le char des Gelosi, IL SIGNOR GRAPPINI, LE DIRECTEUR, en tête, sur une mule avec THOMASSIN, son régisseur, marchant à ses côtés, UN EXEMPT et SES HOMMES.

LE POPULAIRE, criant.

Les Gelosi! les Gelosi!

L'EXEMPT, à ses agents.

Faites ranger la foule, pour éviter les accidents.

LES AGENTS.

Allons! place! place!

Entre la voiture chargée de ses comédiens.

LA FOULE.

Vivent les Gelosi!

GRAPPINI, sur sa mule et saluant.

Bourgeoises et bourgeois! Seigneurs et nobles dames! Il Signor Grappini ici présent, directeur de cette incomparable troupe, vous remercie; nous espérons que votre goût éclairé nous accordera accueil semblable à celui que nous avons reçu déjà dans toute l'Italie, ainsi que dans la noble ville de Blois, où nous avons eu l'honneur insigne de paraître devant les princes.

JACQUINET, son bonnet à la main, à Grappini.

Signor, tout est préparé au *Chardon d'Écosse* pour vous y recevoir.

GRAPPINI, à sa troupe.

Allons, illustrissimes comédiens, venez fouler le sol de cette terre hospitalière. (Tous sortent pêle-mêle en dehors de la voiture. La foule applaudit avec des rires et des cris de joie. — Appelant) Monsieur Thomassin!

THOMASSIN.

Voilà, monsieur le directeur!

GRAPPINI, regardant parmi les groupes.

Je ne vois pas au milieu de nous le compagnon que le hasard nous a donné.

THOMASSIN.

Le pauvre diable que nous avons ramassé sur la route, à moitié mort de fatigue et de faim?

GRAPPINI.

Justement, serait-il donc mort tout à fait? (Appelant.) Monsieur mon régisseur, voyez à vous assurer si, en effet, l'âme vagabonde de notre homme n'aurait point quitté son enveloppe terrestre.

JEHAN, aux autres, pendant que Thomassin remonte vers la voiture qu'entourent les comédiens.

Ils vont faire la parade pour allécher le monde. Nous allons rire.

Tout le monde s'approche.

THOMASSIN, appelant.

Hé! l'ami? l'homme! Réveillez-vous... Il ne bouge pas? (Frappé d'une idée.) Ah! la sonnette de l'avertisseur.

Il agite une énorme cloche qu'il a prise dans la voiture. — Rires. — Applaudissements.

JEHAN, aux autres.

Je vous le disais bien... nous allons rire.

ARTABAN, que l'on ne voit pas et dont la voix sort du fond de la voiture.

Qu'y a-t-il?

THOMASSIN.

Il y a que nous sommes arrivés. Levez-vous donc.

Artaban se dresse dans la voiture. — Il est pauvrement et bizarrement accoutré. La plume de son feutre pend tristement sur un pourpoint fané et des brins de paille ornementent ses cheveux emmêlés par le sommeil. Il regarde autour de lui d'un air étonné. — Applaudissements.

RÉBECCA, aux autres.

Eh bien! malgré sa plume chauve et son pourpoint qui date de Henri II, il est superbe.

UN ÉCOLIER, riant.

Comme il est drôlement habillé!

UN AUTRE.

C'est, je gage, le chevalier dont parle l'affiche et qui a vendu sa femme au diable.

On rit. — Artaban ouvre la bouche.

JEHAN, aux autres.

Silence, il va parler.

ARTABAN.

Que font tous ces gens-là? (A Rébecca.) Dites-moi, ma gente dame? Oui, vous qui avez un si joli sourire; où suis-je ici, je vous prie?

RÉBECCA, honteuse.

Mais...

JEHAN, bas.

Répondez-lui donc puisqu'il vous met de la farce.

RÉBECCA, timidement.

Vous êtes à la foire Saint-Germain.

ARTABAN.

C'est au mieux... mais trouverai-je au moins à me vêtir d'une façon décente et à me loger selon mon rang?

RÉBECCA, plus hardie et riant.

Il y a là tout près, l'hôtellerie du *Soleil-d'Or*, où Votre Seigneurie pourra se goberger tout à son aise, et ici la boutique de Samuel, mon mari, où Votre Grâce pourra se rehausser encore par les plus riches ajustements.

JEHAN et LES AUTRES.

Très-bien! bravo, Rébecca.

La foule muette fait le cercle autour d'Artaban et le regarde curieusement.

ARTABAN.

Pourquoi ces nez au vent et ces bouches ouvertes?... Ah! je devine la cause de votre étonnement. — Braves gens,

vous êtes surpris, n'est-ce pas, de voir un gentilhomme en si piètre état? Sachez-donc...

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Écoutons, écoutons.

Le cercle se resserre. Les bouches s'agrandissent.

ARTABAN, après un moment. — Reprenant.

Sachez donc qu'à vingt lieues d'ici j'ai été assailli, moi et mes gens, par une bande de malandrins qui, non contents de m'avoir enlevé mes équipages et les sommes considérables que renfermaient mes coffres, après m'avoir laissé pour mort au prix de quinze des leurs expédiés par moi, ont encore lâchement profité de l'évanouissement causé par la perte de tout mon sang pour me dépouiller des habits de ma condition et m'affubler de ces loques sordides. (Rires contenus dans la foule. L'exempt et ses hommes rient comme les autres. — Se dressant fièrement.) Douteriez-vous, par aventure, de la véracité de mes paroles? (Les rires augmentent.) Apprenez que vous avez en face de vous le chevalier Artaban de Puycerdac, lequel est assez bon gentilhomme pour que le roi l'appelle « son cousin » après boire. Le chevalier de Puycerdac, dis-je, avec château, donjons, ponts-levis et tourelles, et cent vassaux qui sont à moi.

THOMASSIN, à part.

Cent vassaux!

Nouveaux rires.

ARTABAN.

Je suis venu à Paris toucher une succession tout à fait extraordinaire.

THOMASSIN, à part.

Voilà l'homme qu'il me faut.

ARTABAN.

Et saluer M. l'Amiral, car je suis de la religion. (Rires cres-

cendo. — Avec colère.) Mordioux!... si ces rires continuent... (Rires rinforzando. — Criant et portant la main à son épée.) si ces rires continuent, il y aura tout à l'heure, je le jure, quelques bélitres de moins sous le soleil. (Rires frénétiques, se ravisant) Mais non, cette lame est trop noble... un bâton suffira.

Il saute de la voiture et cherche un bâton dans la foule qui s'écarte et se bouscule en s'éparpillant.

PREMIER ÉTUDIANT.

Doit-il être amusant aux chandelles!

ARTABAN, s'arrêtant.

Aux chandelles!

PREMIER ÉTUDIANT.

Je vais retenir ma place!

TOUS.

Moi aussi, moi aussi.

GRAPPINI, enchanté.

C'est cela... suivez-moi.

Il s'élance dans l'hôtellerie suivi des comédiens et de la foule.

ARTABAN, avec un cri.

Sur mon âme! ils me prennent pour un pitre... Holà! un instant, arrêtez... canailles!

Tout le monde est entré dans l'hôtellerie. L'exempt et ses hommes ont regagné le fond. — Artaban reste seul, les rires continuent dans l'intérieur de l'hôtellerie.

THOMASSIN, sortant le dernier, à part.

Une succession! j'aurai l'œil sur lui.

Il rentre dans l'auberge.

ARTABAN, seul, d'un air piteux.

Moi! le chevalier de Puycerdac! pris pour un baladin! O mes aïeux!... et toi, mon Béarn! où es-tu? Vieux castel, palais de cette bonne fée que j'avais pour marraine, qu'es-tu

devenu? (Avec une colère sourde.) Tu es devenu la proie de cette bande de loups carnassiers en quête d'héritages que l'on nomme des arrière-neveux, et qui ont fait tant et si bien, qu'un beau soir, je me trouvais à la porte de mon paradis avec cette vieille épée au côté pour unique patrimoine !... et je ne la leur ai point passée au travers du corps !... (En confidence.) Ce n'est pas le désir qui m'a manqué, c'est autre chose que je ne dirai pas. (Relevant la tête.) Mais là, tout à l'heure, en me réveillant, je ne me suis plus trouvé le même et je crois qu'en ce moment, si mes détrousseurs d'héritages étaient là, je ferais un joli massacre de ces gueux et de ces voleurs. Mais non, je me vengerai d'eux d'une plus noble façon, je veux qu'on parle un jour en Béarn de mon train de prince, de mes fêtes splendides, de mes festins somptueux ! (S'interrompant et humant l'air.) Quelles délicieuses senteurs ! Cela vient des cuisines... (Regardant à l'intérieur, avec un cri de convoitise.) Et Tantale se plaignait !... (Appelant brusquement.) Holà ! maître hôtelier !

L'HOTELIER, avec empressement.

Monseigneur !

ARTABAN, se détournant.

Ferme ta porte...

L'HOTELIER.

Ah ! c'est pour ça ?

Il rentre.

ARTABAN, très-agité, après un temps, et se passant la main sur l'estomac.

Mais... il n'y a pas à dire... j'ai faim. La bête crie. (Rôdant auprès des rôtisseries.) Et pour se substanter point ne suffit, hélas ! du fumet des cuisines !

SCÈNE VIII

ARTABAN, THOMASSIN.

THOMASSIN, *entrant en rêvant.*

Mon parti est bien pris ; je suis las d'imiter les fureurs de Jupiter et de Neptune, et de moucher des chandelles ; les tréteaux de ces histrions ne sont plus le milieu qu'il me faut, et voilà le maître que je me destine. Gentilhomme et riche, il doit être prodigue et fera fructifier, sans le vouloir, mes petites économies... Mais comment l'aborder?

ARTABAN, *redescendant en se bouchant le nez.*

Le diable, pour m'affamer plus encore, a, je crois, inventé sauces nouvelles et ragoûts particuliers.

THOMASSIN, *à part.*

Allons, de l'audace! (*S'approchant.*) Monsieur le chevalier... ce n'est qu'en tremblant...

ARTABAN.

Qu'est-ce?

THOMASSIN.

Votre Seigneurie n'aurait-elle pas, par aventure, besoin d'un valet?

ARTABAN.

D'un valet?

THOMASSIN.

Tous ses gens ayant été massacrés, peut-être monsieur le chevalier désire-t-il remonter sa maison et...

ARTABAN.

Tu es ambitieux, mon drôle. Comment t'appelle-t-on?

THOMASSIN.

On m'appelle comme on veut, monsieur le chevalier. Mais moi, je m'appelle Thomassin.

ARTABAN.

Fort bien... mais... es-tu homme de ressource seulement?

THOMASSIN.

Je tirerais une âme du corps d'un Juif, monsieur le chevalier.

ARTABAN.

Et saurais-tu tirer aussi de l'argent de tes poches?

THOMASSIN.

Oui, monseigneur.

Il fait sonner des pistoles.

ARTABAN.

Tu sais que j'ai été dépouillé complétement.

THOMASSIN, *à part.*

Oh! oh! il y a encore beaucoup à faire et je m'en charge.

ARTABAN.

Du reste, j'ai coutume de n'avoir jamais sur moi un maravédis... et, si tu étais à mon service, il te faudrait prendre le maniement de ma fortune...

THOMASSIN, *vivement.*

Je le prendrais.

ARTABAN.

Mais je t'ordonnerais en ce cas de tout inscrire avec un soin que tu pousserais jusqu'au scrupule... car je ne compte jamais...

THOMASSIN.

Je compterais double... (Se reprenant.) Je veux dire pour deux.

ARTABAN.

Eh bien!... peut-être t'élèverai-je au grade que tu ambitionnes.

THOMASSIN.

Ah! monseigneur!

ARTABAN, à part.

Je souperai. (Haut.) Voyons d'abord comme tu dresses un repas.

THOMASSIN.

Monsieur le chevalier sera éclairé là-dessus tout à l'heure. (Appelant tout en disposant la table.) Monsieur l'hôtelier! monsieur l'hôtelier. (L'hôtelier paraît.) Promptement vos assiettes les plus reluisantes, votre linge le plus fin. (Lui donnant de l'argent.) nous compterons après.

L'hôte s'empresse.

ARTABAN.

Ton zèle me plaît; mais un peu de science est aussi nécessaire... Saurais-tu découper proprement une de ces volailles qui se dorent là-bas au soleil des fourneaux?

L'hôte a disposé la table et apporté du vin.

THOMASSIN.

Le temps seulement de goûter ce beaujolais et M. le chevalier saura aussi à quoi s'en tenir là-dessus.

Il disparaît un instant.

ARTABAN.

Mais, d'honneur, il semblerait que dame fortune, si revêche pour moi hier encore, est aujourd'hui de meilleure composition... (Se versant.) Accueillons son premier sourire.

Il boit.

THOMASSIN, apportant la volaille toute découpée.

Qu'en pense monseigneur?

ARTABAN, se jetant sur le plat.

Pas mal, pas mal...

THOMASSIN.

Quel appétit!

ARTABAN.

Tu pourras un jour rendre quelques services.

THOMASSIN.

Je puis donc espérer?...

ARTABAN.

Un moment, il faut voir la suite.

THOMASSIN, lui montrant l'hôtelier qui apporte un plat.

La suite? la voilà! un cuissot de chevreuil!

ARTABAN.

Un instant! Est-il au point?

THOMASSIN.

Il l'est sur mon salut, j'y ai goûté d'abord.

ARTABAN, tombant dessus.

Et quel vin l'accompagne?... J'en laisserai le choix à votre appréciation, monsieur Thomassin. Je veux voir si vous avez le goût bon. (Thomassin disparaît. Artaban, déjà tout émérillonné.) O Providence!... j'ai douté de toi... mais ici, par ma bouche, mon ventre moins affamé fait amende honorable...

THOMASSIN, posant une bouteille sur la table.

Malvoisie...

Il lui verse à boire.

ARTABAN, dégustant le vin.

Monsieur Thomassin, vous avez dignement traversé ces épreuves. Je vous attache à ma personne.

THOMASSIN.

Ah! monseigneur!

ARTABAN.

Mais ayez bien soin de tout inscrire.

THOMASSIN.

C'est incrit déjà... (A part.) avec les intérêts capitalisés d'avance.

On entend de joyeux éclats de rire au dehors, et aussitôt paraissent les écoliers, au milieu desquels se débat dame Brigitte, pourpre de fureur et sa coiffe de travers.

SCÈNE IX

LES MÊMES, DAME BRIGITTE, LES ÉCOLIERS, STELLA.

LES ÉCOLIERS, criant en lutinant Stella.

A la danse! à la danse!

BRIGITTE.

A la danse, elle? une dame d'honneur de la reine!

ARTABAN, se levant.

Une dame d'honneur!

STELLA, se débattant aux mains des écoliers.

Laissez-moi, laissez-moi.

Elle se réfugie auprès de dame Brigitte.

ARTABAN, l'admirant.

Oh! la brillante aurore!

LES ÉCOLIERS.

A la danse! à la danse!

ARTABAN, sur le point de s'élancer, s'arrêtant.

Monsieur Thomassin, prenez un escabeau et chargez-moi cette canaille !

THOMASSIN, obéissant.

Allons ! arrière ! arrière !...

Les écoliers se dispersent en riant et dégagent les deux femmes.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins LES ÉCOLIERS.

STELLA.

Ah ! je respire ! (A Brigitte.) Quels mauvais sujets...

ARTABAN, à part.

O l'adorable personne !... et le délicieux sourire ! (Artaban, qui a dissimulé de son mieux le désordre de sa toilette, s'avance en saluant du chapeau dont il cache la plume.) Permettez, noble dame, à un pauvre chevalier de déposer son blason aux pieds de vos armoiries.

STELLA.

Chevalier... recevez nos remercîments. Sans votre laquais qui est venu à notre secours, nous eussions été fort empêchées...

ARTABAN.

Croyez, madame, que si je n'ai pas accompli cette tâche moi-même, c'est que mon maudit bras m'a refusé son concours.

STELLA.

Vous êtes blessé?

ARTABAN.

Je le fus...

MAXWELL, sur le balcon, avec les trois officiers écossais.

Stella!... avec qui donc est-elle?

ARTABAN.

C'est dans les Flandres où je guerroyais sous les ordres de M. de Guise.

MAXWELL.

Quel est ce dépenaillé? (A ses amis.) Venez donc, messieurs.

Ils disparaissent.

ARTABAN.

J'arrive à l'instant, et suis encore, comme vous le pouvez voir, en tenue de voyage. Je ne connais plus les modes, ayant combattu les Impériaux depuis 1554 avec François de Lorraine.

MAXWELL, qui a entendu.

Qu'est-ce qu'il raconte?

ARTABAN.

J'ai entendu dire à votre duègne, madame, que vous étiez à la Reine; me permettez-vous de vous faire ma cour au Louvre?

STELLA, avec une révérence.

Monsieur le chevalier!

BRIGITTE, bas.

C'est assez, partons.

ARTABAN.

J'aurai l'honneur de solliciter de vous une pavane.

MAXWELL, qui est descendu.

Pardon, monsieur, de quel droit, je vous prie, adressez-vous la parole à madame?

ARTABAN.

Plaît-il ?

STELLA, *vivement.*

Milord, cet étranger nous a délivrés tout à l'heure des mains des écoliers.

MAXWELL.

Le service rendu, on passe son chemin.

ARTABAN.

Mais qui donc êtes-vous, s'il vous plaît, pour oser me parler ainsi ?

MAXWELL, *saluant.*

Le fiancé de mademoiselle ! un homme qui ne supporte pas les Gascons. Or, vous venez de dire que depuis six ans vous faisiez la guerre avec ceux de M. de Lorraine ? Eh bien ! j'ai été lieutenant de M. le prince et ne vous ai jamais rencontré.

ARTABAN.

C'est qu'apparemment, vous vous teniez prudemment sur les hauteurs, pendant que je combattais dans la plaine.

MAXWELL.

Voilà un mot, monsieur, qui vous coûtera cher.

STELLA.

De grâce !

MAXWELL.

Êtes-vous gentilhomme ?

ARTABAN.

C'est comme si vous demandiez à Antoine de Bourbon, roi de Navarre, s'il est de bonne maison.

MAXWELL.

En garde, alors !

STELLA.

Arrêtez !

ARTABAN, après un mouvement d'effroi, s'est mis à distance avec un calme affecté.

Le fait seul que voici me prouve, mon gentilhomme, que vous n'êtes pas tout à fait dans votre bon sens; on ne se bat pas devant des femmes. Mais je vous excuse... Vous étiez avec vos amis, et les émotions du jeu, les vins d'Espagne... Je veux vous laisser le temps de réfléchir.

Il va s'éloigner.

MAXWELL, l'arrêtant.

Un moment, monsieur le Gascon.

ARTABAN, troublé.

Non, je ne saurais profiter de l'état où vous êtes... la partie ne serait pas égale.

MAXWELL.

Avouez plutôt que vous avez peur.

ARTABAN, à part.

Jamais je n'avouerai cela.

MAXWELL.

Vous aviez la langue si bien pendue tout à l'heure.

DUMBURY, riant.

Elle est sèche maintenant.

ARTABAN.

Monsieur!... (A part, et luttant en vain contre son émotion.) Ah! chienne de carcasse!...

BRIGITTE.

Fuyons!...

STELLA, résistant.

Je veux rester!

LES ÉCOLIERS, battant des mains.

Un duel ! un duel !

ARTABAN, très-inquiet.

Assurément, monsieur, je brûle du désir de me battre... mais...

MAXWELL, raillant.

Mais...

ARTABAN, après avoir cherché.

Mais je n'ai pas de second... Et sans second... vous comprenez...

CHATELARD, qui s'est approché.

Faites en bon gentilhomme, je vous assisterai.

ARTABAN, furieux, à part.

Que le diable t'emporte!

STELLA, bas à Artaban

Hardi, monsieur.

ARTABAN, à part.

Elle a dit!... Ah! mordioux! si je ne le tue qu'une fois, il pourra se vanter d'avoir du bonheur!... (A Stella.) Votre fiancé l'aura voulu, mademoiselle, et vous allez être veuve avant que d'être épouse. (A Maxwell.) A moi, monsieur.

Artaban se précipite sur Maxwell. — Ils se battent.

RÉBECCA, à part.

Oh! Est-il beau et brave !

JEHAN, à Artaban.

Mon gentilhomme, mort ou vivant, madame Samuel vous embrassera.

MAXWELL, à Artaban.

Vous en tenez, monsieur... il y a du sang à votre main.

ARTABAN, continuant.

C'est une vieille blessure qui se rouvre.

MAC LEARTON, à un gentilhomme.

Quel gascon!

ARTABAN, sans s'arrêter.

Hé! dites donc, monsieur là-bas à la moustache rouge... si vous riez encore, je vous en donnerai tout à l'heure à découdre!

DUMBURY, riant.

Il voudra bientôt nous tuer tous!

CHATELARD, à Artaban.

Touché!...

STELLA, avec un cri.

Mon Dieu!...

Artaban chancelle et laisse tomber son épée. —Châtelard et Thomassin courent à lui.

ARTABAN, d'une voix éteinte, mais souriant.

Une simple égratignure... quelques minutes de repos et nous pourrons... (A Châtelard.) Tenez-moi bien, mordioux, je veux mourir debout!

THOMASSIN, désolé.

Mourir!... mais alors je suis ruiné!..,

STELLA, que Brigitte entraîne.

Pauvre jeune homme!

JEHAN.

Transportons-le!

RÉBECCA.

Oui, là, chez moi.

UN ÉCOLIER.

Dépêchez-vous, voilà le guet.

On emporte Artaban. Le guet paraît.

JEHAN, aux autres.

Donnons-leur le change.

TOUS, criant, courant et tapant sur la table.

Aux Gelosi! Au tripot! Au cabaret!

Ils courent dans les jambes du guet qu'ils bousculent. La fête reprend plus animée. — Grand remue-ménage. — Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Le Chant du Pays

La boutique de friperie dont on a vu l'extérieur au premier acte. — Vitrine au fond. — Porte de plain-pied avec la foire Saint-Germain. — A droite, un escalier qui monte jusque dans les frises.

SCÈNE PREMIÈRE

THOMASSIN, seul.

Au lever du rideau, le théâtre est vide; on entend au lointain le chœur suivant :

Dieu qui créa les mondes,
Les astres radieux
Et les étoiles blondes
Qui voltigent aux cieux...
Dieu fit autre merveille
Que le soleil fécond,
Que l'aurore vermeille,
C'est le pays gascon !

Pendant le chant, Thomassin a paru au haut de l'escalier. — Il écoute et descend marche à marche.

THOMASSIN.

Oh! cette foire Saint-Germain! C'est une sérénade perpétuelle! Hier l'Espagne, aujourd'hui la Navarre. (Écoutant le refrain qui s'achève.) Oui! oui! c'est un refrain gascon, et les braves musiciens béarnais semblent fêter le retour à la vie de leur compatriote, mon honorable maître, car il va mieux, ce cher seigneur, tout à fait mieux!... (Tombant assis dans un fauteuil.) Oui... oui! grâce au ciel et à mes soins empressés!... M. le chevalier me doit la vie... (Tirant un long carnet de son pourpoint,) la vie... et quarante-trois pistoles avancées pour son service! Certes! je ne suis point en peine d'être remboursé au centuple!... cousu d'or comme il est!... ou plutôt comme il le sera!... Ah! dame, c'est que je ne connais que ça, moi, l'argent!... Dévoué tant qu'on voudra, mais il faut qu'on me paie... et qu'on me paie bien... (Tirant un carnet et l'examinant.) J'ai dû oublier d'inscrire quelque article!... A tout hasard... (Il court au comptoir et inscrit.) Mettons deux pistoles de plus!... (Pliant sa note et la remettant dans sa poche.) C'est égal, j'ai eu bien peur que ce brave chevalier n'emportât ses millions en paradis!... Heureusement notre cher malade est en pleine convalescence. (Musique. —Artaban, s'appuyant au bras de Rébecca, paraît en haut de l'escalier.) Que disais-je? Le voici en personne!...

SCÈNE II

ARTABAN, THOMASSIN, RÉBECCA.

ARTABAN, sur l'escalier, respirant à pleine poitrine.

Ah! par la mordioux!... c'est vrai... c'est bien vrai... je respire... je marche!... je vis!... (A Thomassin.) Tire un peu la courtine, mon garçon, et offre un siége à mon ami le soleil!...

Thomassin court à la fenêtre, et s'empresse d'exécuter les ordres du chevalier.

RÉBECCA, tendrement.

Oui! Mais pas d'imprudence!

THOMASSIN, vivement.

Oh! non, cher maître, pas d'imprudence!... (Il prépare un fauteuil, court à l'escalier, et soutient Artaban qui, toujours appuyé sur Rébecca, descend et vient s'asseoir dans le fauteuil. — Avec des larmes dans la voix.) Ah! monsieur le chevalier... ma joie est si grande de vous voir hors de péril que je ne saurais l'exprimer!... Si vous étiez mort .. que serais-je devenu?

ARTABAN, au valet, avec un sourire affable.

Monsieur Thomassin, je n'ai qu'une chose à vous dire et je vous prie de bien peser mes paroles.

THOMASSIN, bouche béante.

Je pèse, monsieur, je pèse.

ARTABAN, continuant avec le même sourire et appuyant bien sur les mots. — Tout en lançant un coup d'œil à Rébecca qui minaude.

Je ne suis pas de ceux qui oublient!... Que cela vous suffise!

THOMASSIN, éperdu de joie.

Cela me suffit, monseigneur, cela me suffit.

ARTABAN.

A la bonne heure!

Il prend les mains de Rébecca.

THOMASSIN.

Mon bon maître, mon excellent maître. (A part.) Moi non plus, je ne suis pas de ceux qui oublient. S'il était mort, pourtant!

Machinalement, il tire sa note et y ajoute un chiffre.

RÉBECCA, aux petits soins.

Vous sentez-vous mieux?

ARTABAN.

Tout à fait bien, ma bonne madame Samuel.

Elle s'éloigne.

ARTABAN, seul dans son fauteuil sur l'avant-scène, continue à part.

Ainsi je suis guéri, ce qui est bon... et me voilà brave, ce qui est mieux!... Brave! moi! Du diantre si je m'en doutais!... Il paraît qu'il n'y a que la première goutte de sang qui coûte!... J'ai vu la mort de trop près pour m'en effrayer dorénavant... Faites donc bien attention à vous, milord dont j'ignore le nom, car je vous jure de vous signer le mien dans le cœur à grands coups d'épée!...

RÉBECCA, qui a entendu les derniers mots.

Fi! à quoi pensez-vous là! Quel batailleur vous faites!... Je vous engage, moi, à ne pas recommencer de sitôt, car le médecin dit que c'est un miracle que vous en soyez revenu.

ARTABAN, lui caressant les mains.

Ah! le fait est que j'ai été fort proprement troué!... Quant au miracle, c'est vous qui l'avez opéré, ma belle Rébecca!... car vous n'avez pas seulement des dents de perle, une taille de princesse, et un pied... à faire baisser les yeux... mais vous avez encore un excellent petit cœur.

RÉBECCA.

Laissez-moi donc tranquille, complimenteur! (A voix basse.) Gascon!

ARTABAN.

A propos? Et ce cher M. Samuel? votre époux? Avez-vous de ses nouvelles? Vous avise-t-il de son retour?

RÉBECCA.

Non! non! pas encore!... (A part.) Dieu merci!

ARTABAN.

Ce cher Samuel.... je serais ravi de le connaître et de lui dire tout ce que je vous dois!

RÉBECCA, vivement.

Tout?...

Elle s'arrête et baisse les yeux.

ARTABAN, souriant.

Vous êtes charmante!... (Lui baisant les doigts.) Et d'honneur, si j'avais fait la sottise de mourir, je serais impardonnable!

RÉBECCA.

Je le crois!... Jeune... noble... brave...

THOMASSIN, de l'autre côté.

Et riche!

ARTABAN.

Tu dis?...

THOMASSIN.

Je dis: Et riche!... Des millions!... monsieur, des millions!... Vous les comptiez sans cesse durant votre fièvre.

ARTABAN.

Je les comptais?... Eh bien, monsieur Thomassin, je ne saurais, à cette heure, je vous le jure, dire combien il y en a.

THOMASSIN, avec enthousiasme.

Qu'on est heureux de ne pas connaître sa fortune!

ARTABAN.

Moi, je jouis de ce bonheur-là...

Pendant ces derniers mots, une fillette a paru au fond. — Elle avance craintivement la tête pour examiner l'intérieur de la boutique.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA PETITE ROSE.

ROSE, sur le seuil de la porte.

Madame Samuel!...

RÉBECCA.

C'est toi, Rosine!...

ROSE.

M. Samuel n'est pas là?...

RÉBECCA.

M. Samuel est en voyage...

ROSE.

Alors, je puis entrer?...

ARTABAN.

Une accorte fillette comme vous, mademoiselle Rosine, peut toujours entrer là où je suis.

ROSE, faisant la révérence.

Vous me faites rougir, mon gentilhomme!...

ARTABAN.

Et la rougeur vous va très-bien.

RÉBECCA, le forçant à se rasseoir.

Ménagez-vous, monsieur le chevalier.

ARTABAN, bas.

Belle égoïste!

RÉBECCA, se plaçant entre la petite et le chevalier.

Voyons, parle, que veux-tu?

ROSE, *baissant les yeux.*

Je n'ose pas le dire, j'ai peur d'un refus.

ARTABAN.

Rassurez-vous, mignonne... madame Samuel ne sait pas refuser.

RÉBECCA, *bas.*

Bavard !...

ARTABAN.

Allons! ma bonne madame Samuel, apprêtez pour cette fillette votre joli sourire des dimanches et donnez-lui le courage qui lui manque!...

RÉBECCA, *à part.*

Quel homme! il fait de vous tout ce qu'il veut. (*Très-doucement à Rose.*) Allons, parle, que veux-tu?

ROSE, *toute tremblante.*

Le mois passé, je suis venue engager ici ma jolie robe bleue et mon fichu de dentelle... M. Samuel m'a prêté dessus quatre livres...

RÉBECCA.

Eh bien?

ROSE.

Eh bien! il y a bal ce soir à la foire Saint-Germain. Mon amoureux veut m'y conduire, et vous comprenez?... Je ne saurais danser avec mon cotillon de tous les jours!...

RÉBECCA.

Et alors?

ROSE, *très-embarrassée.*

Alors!... dame...

ARTABAN.

Alors, ma chère madame Samuel, voilà la chose en deux

mots : Cette enfant n'ayant pas l'argent nécessaire pour dégager la fameuse robe bleue, vous prie de la lui prêter sur parole, et s'engage à vous la rapporter demain, vous prévenant d'avance que si, par aventure, elle est un peu chiffonnée, ce n'est point précisément à elle que vous devez vous en prendre ; mais à l'amour.

ROSE, avec élan.

Ah ! monsieur ! comme vous parlez bien !

RÉBECCA.

Mais c'est impossible !... Sans argent !... Seigneur ! que dirait mon mari ?...

ARTABAN.

Ah ! ah ! il paraît que le digne homme est avare !... Par bonheur, le péché d'avarice vous est inconnu, ma belle madame Samuel... J'ai même cru remarquer que vous étiez prodigue de vos richesses... Aussi, ce que ne ferait point le ladre de céans, sa gentille petite femme le va faire sur l'heure !... Hein ! oui ! pas vrai ?...

RÉBECCA, souriant.

Enjôleur !...

ARTABAN.

Elle consent !... Je le savais bien !... (A Rose.) Mignonne, remercie cette excellente femme !... remercie-la bien fort, et... embrasse-moi !...

RÉBECCA, elle va à la vitrine, prend les objets et les donne à la petite.

Allons !... voici la robe et voici le fichu !

ROSE, radieuse.

Ah ! madame Samuel, vous êtes bonne comme tout ! je tâcherai de ne pas trop les chiffonner.

Elle fait un petit paquet de ses hardes.

ARTABAN, à Thomassin.

Eh bien! monsieur Thomassin, à quoi songez-vous?... Je vous prie? Vous avez une escarcelle à la ceinture... dans cette escarcelle, force pistoles acquises... Comment?... Je ne veux pas le savoir!... Et il ne vous viendrait pas à l'idée de mettre quelques petites pièces dans la poche de cette gentille enfant!... Ah! monsieur Thomassin, vous me faites presque regretter de vous avoir accepté pour mon trésorier ordinaire!

THOMASSIN, s'empressant de donner à Rose des pièces d'argent qu'il tire de son aumônière.

Que monseigneur m'excuse!

ARTABAN.

Allons... encore une ou deux!

THOMASSIN, donnant toujours.

Cela fait quatre pistoles. (A part.) Généreux comme un roi!... je l'avais bien jugé!

ROSE, ébahie.

Ah! monseigneur!

ARTABAN.

Va, va, petite!... ce sera pour t'acheter des oranges!...

ROSE.

Merci, madame Samuel...

Elle s'éloigne.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins ROSE, puis sortie de THOMASSIN, et entrée des CHANTEURS.

THOMASSIN, inscrivant sur son carnet.

Le vingt-quatre du dit mois, huit pistoles !

ARTABAN.

De l'ordre? parfait. Inscrivez, monsieur Thomassin, inscrivez.

THOMASSIN.

J'inscris de mon mieux, monsieur le chevalier, et le plus souvent possible.

En ce moment, on entend au loin la ritournelle de l'air suivant.

ARTABAN, après avoir écouté un instant.

Mais je ne me trompe pas, c'est un air du pays. (Regardant par la fenêtre.) Mais oui, sangdioux ! et là, sur cette place, se trémoussant au son des violes et des tambourins, ce sont des Béarnais, des compatriotes !... (A Thomassin.) Monsieur Thomassin, courez à ces braves gens et faites-les venir à l'instant même...

THOMASSIN.

Oui, monsieur le chevalier.

Il sort en courant.

ARTABAN, avec émotion.

Ah ! ma chère madame Samuel ! ce refrain de mes montagnes vient d'achever ma guérison; mon cœur bat plus fort, un sang plus ardent circule dans mes veines !... En ce moment, madame Samuel, je serais capable de choses vraiment extraordinaires.

Il veut l'embrasser.

RÉBECCA, se dégageant.

Mais on peut venir !...

THOMASSIN, rentrant.

Monsieur le chevalier, voilà nos chanteurs !

ARTABAN, courant à eux.

Entrez ! entrez ! mes bons amis, mes chers compagnons ! je suis Artaban ! Artaban le Gascon, votre compatriote ! Venez que je vous regarde ! que j'entende votre voix, cet écho de là-bas que le temps n'a pas encore affaibli dans mon cœur. (Parlant sur la ritournelle de l'air.) Thomassin, apporte du vin et du meilleur ! Je veux choquer mon verre contre leur verre en tenant leur main dans ma main ! Allons, mes amis, dites-moi vos chansons.

LA CHANTEUSE BÉARNAISE, chantant.

Non loin du pays de Gascogne,
Mon père avait un vieux château,
Fièrement se doublant dans l'eau,
Dans l'eau verte de la Dordogne,
Un soir d'été j'ai pris mon vol,
Et j'ai fui la sombre tourelle !
Mon aïeul était rossignol,
Ma grand'mère était hirondelle !

REPRISE EN CHŒUR

ARTABAN, parlant sur la ritournelle.

On la chantait jadis le soir dans le palais de ma bonne fée !

LA CHANTEUSE, continuant.

Faisant courir mes doigts agiles,
Guitare en main, plume au chapeau,
D'aplomb campé sur mon manteau
Je traverse les hautes villes !...
Et ma chanson prenant son vol,
Grimpe au balcon de quelque belle,

Mon aïeul était rossignol
Ma grand'mère était hirondelle!

REPRISE DU CHŒUR

ARTABAN, ému et parlant encore sur la ritournelle.

Merci! merci mes amis, vous avez ému mon cœur, laissez-moi le fortifier. (Prenant un verre, tandis que Rébecca en donne aux chanteurs. — A Thomassin.) Verse, Thomassin! nous allons boire à la patrie!

TOUS.

A la patrie!

ARTABAN, élevant son verre.

Salut! ponts écroulés! ravines effondrées! vieux castel démantelé qui m'avez vu grandir! Salut aussi à toi, cher soleil! le plus clair! le plus brillant! le plus radieux de tous les soleils! Gascogne! je te salue et je bois à toi!

TOUS, levant leur verre.

A toi, Gascogne!

RÉBECCA, émue, à Thomassin.

Quel cœur!...

THOMASSIN, de même.

Toutes les vertus, quoi, toutes!

Machinalement il ajoute un chiffre à sa note.

ARTABAN, à la jeune Béarnaise.

Et vous retournerez bientôt au pays?

LA CHANTEUSE.

Oh! le plus tôt possible!

ARTABAN, à Thomassin.

Monsieur Thomassin?

THOMASSIN, d'un air piteux.

J'ai compris !

Il fouille dans son escarcelle et remet de l'argent à Artaban.

ARTABAN, à la chanteuse, en lui remettant les pièces de monnaie et en l'embrassant.

Tiens, petite, porte ce baiser à notre cher pays, et dis-lui que je le reverrai peut-être bientôt, mais, qu'en tous cas, je tâcherai de ne pas finir comme le Gascon de la ballade.

Chantant.

J'ai su d'une vieille sorcière
Dont l'œil interrogeait ma main,
Qu'un jour, à l'angle d'un chemin
Je mourrais d'un coup de rapière !...
Ce jour-là, reprenant mon vol
Je regagnerai ma tourelle !
Mon aïeul était rossignol,
Ma grand'mère était hirondelle !

Reprise du chœur, pendant lequel Artaban donne dés poignées de main aux chanteurs.

ARTABAN, très-ému.

Adieu, mes compagnons! adieu! et que la sainte Vierge vous protége. (A Thomassin.) Monsieur Thomassin!... reconduisez ces braves gens!...

Sortie des Béarnais sur la ritournelle accompagnée de violons et de tambourins.

SCÈNE V

ARTABAN, RÉBECCA, puis CHATELARD.

Rébecca a reconduit les chanteurs jusque sur le seuil.

ARTABAN, avec agitation, à lui-même après un instant de silence.

Allons ! allons! décidément, c'est un avertissement du

ciel ! mes projets de grandeur, folie ! J'y renonce et retourne vivre et mourir où je suis né ! c'est résolu ! je pars !...

Châtelard paraît au fond. Rébecca l'introduit.

RÉBECCA.

Oh ! vous pouvez entrer, monsieur le comte !

ARTABAN, courant à Châtelard.

Ah ! je brûlais du désir de vous revoir !

Châtelard descend en scène. Rébecca se retire discrètement.

CHATELARD, avec effusion.

Je suis venu plusieurs fois quérir de vos nouvelles, chevalier, mais la fièvre vous tenait au lit et... Enfin ! vous voilà remis !

ARTABAN.

Oui, me voilà debout, mais laissez-moi vous adresser mes remercîments pour la gracieuse assistance que vous m'avez prêtée.

CHATELARD.

J'ai fait ce que tout gentilhomme eût fait à ma place.

ARTABAN.

D'honneur ! j'ai pour vous une sympathie irrésistible ! (Châtelard lui serre la main.) et je regrette fort de quitter Paris !... avec quel empressement j'y eusse partagé vos plaisirs, vos dangers !... car... à la cour, quoi que l'on fasse, on est bien souvent en butte à la jalousie, et même à la haine !

CHATELARD, tristement.

Je ne vais pas à la cour.

ARTABAN.

Vous m'étonnez !... Il me semblait pourtant...

CHATELARD.

Je n'y ai jamais mis le pied, et ne l'y mettrai peut-être

jamais! car je pars ce soir. Je venais même ici pour prendre congé de vous?

ARTABAN.

Vous partez? moi aussi! Et où allez-vous?

CHATELARD, très-ému.

Où l'on se bat!

ARTABAN, le regardant fixement.

Et où l'on meurt? (Châtelard baisse la tête,) J'ai deviné, pas vrai? Ah çà! voyons, voyons? mon cher enfant! comment se fait-il qu'avec votre belle jeunesse et votre grand nom, vous vous laissiez aller à cette désespérance?

CHATELARD, avec une sorte d'effroi.

Oh! par pitié!...

ARTABAN.

Il y a de l'amour là-dessous, ça n'est pas possible autrement. Il y a de l'amour?...

CHATELARD, s'abandonnant.

Oh! ce n'est pas de l'amour! c'est une religion, c'est un culte!

ARTABAN.

Vous allez voir que nous nous entendrons. Moi aussi... (Jetant un regard derrière.) Pardon! je regarde si la maîtresse de céans n'est point là aux écoutes. (Reprenant.) Moi aussi, je suis amoureux! et de cette belle créature pour laquelle j'ai tiré l'épée!

CHATELARD.

Stella Roselli!... la confidente de la reine!

ARTABAN.

A propos? le nom de son fiancé!

CHATELARD.

Lord Maxwell.

ARTABAN.

Lord Maxwell? Il faut que je le tue avant de partir! Vous voyez, comte, je vous dis tout, moi!

CHATELARD.

Chevalier, si je parlais, vous ne me croiriez pas... Vous me traiteriez de fou si vous pouviez savoir jusqu'où j'ai osé élever mes regards.

ARTABAN, bas.

Vous aimez la reine?

CHATELARD.

Qui vous a dit?

Un silence.

ARTABAN.

Ah! vous aimez Marie Stuart... Elle est adorable, n'est-ce pas?

CHATELARD.

C'est l'exquise beauté!... c'est la grâce suprême!

ARTABAN.

Elle sait que vous l'aimez?

CHATELARD.

Elle ignore même mon nom!

ARTABAN.

Et jamais vous ne lui avez adressé la parole?

CHATELARD.

Jamais! Bien que d'assez haute naissance, puisque j'ai l'insigne honneur d'être le petit-neveu du chevalier Bayard.

ARTABAN.

Vous êtes du sang de ce héros?

CHATELARD.

Oui; et malgré cela, malgré mon amour, à cause de lui

plutôt, je n'ai jamais osé me faire présenter!... Tout ce que je possédais d'argent (et j'ai fait argent de tout) a servi à suivre mon idole partout où je pouvais la voir!... Mais j'en suis à mon dernier écu et dans une heure je m'engage pour aller guerroyer dans le Milanais!... Il y a deux jours, au moment où la reine venait de faire ses dévotions à la châsse de Sainte-Geneviève, j'ai pu m'approcher de sa litière et j'ai osé, Dieu me pardonne mon audace!... j'ai osé laisser tomber à ses pieds des vers que j'avais composés pour elle!

ARTABAN.

Des vers? vous êtes poëte!... Pardieu, voici qui est bon!... je me suis laissé dire que la reine Marie tenait la poésie en singulière estime!... Voyons les vers!

CHATELARD lui montre ses tablettes.

Les voici!

ARTABAN, lisant.

Que n'ai-je, ô ma douce reine,
Le grand ciel bleu pour domaine,
Il ne serait plus à moi!...
Que ne possédé-je encore
Les lys que Dieu fait éclore,
Tous les lys seraient à toi...
Las! ne suis qu'un pauvre hère
Qui dans le champ de misère,
Sème ses pleurs chaque jour.
Je n'ai ni ciel ni brin d'herbe,
Ni louvre au dôme superbe,
Je n'ai rien que mon amour!

(Parlé.) Mordioux, monsieur le comte... voici de la poésie ou je ne m'y connais pas.. M. de Ronsard, qui s'en pique, ne saurait dire choses amoureuses de plus amoureuse façon.

Relisant à demi-voix.

Que n'ai-je, ô ma douce reine...

S'interrompant.

Mon cher comte, je serais ravi de garder ces vers, en souvenir de notre amitié naissante!

CHATELARD.

Vous me faites aise en les acceptant!

ARTABAN.

Merci! (À part.) Quelque soir à quelque belle je les dirai comme étant de moi. (Haut.) Ah çà! mordioux! il ne s'agit pas de soupirer, il s'agit de dire vous-même à la reine adorée ces gentils verselets.

CHATELARD.

Adieu, chevalier.

ARTABAN.

Mais je ne veux pas que vous alliez vous faire tuer, je veux que vous soyez heureux et que vous viviez pour votre reine, puisque vous l'aimez.

CHATELARD.

Si je l'aime!

ARTABAN.

Eh bien! elle ne vous a point défendu de l'aimer... pourquoi donc vous désespérer?

CHATELARD.

Mais comment oser jamais lui avouer?...

ARTABAN.

Mordioux! je vous y aiderai, s'il le faut.

CHATELARD.

Vous?

ARTABAN.

Écoutez-moi, mon cher enfant. Il y a quelques instants seulement, tout à l'heure, avant votre arrivée, j'étais bien résolu à changer mon épée contre le bâton du voyageur.

CHATELARD.

Comment ?

ARTABAN.

Un moment de découragement. Je voulais fuir Paris et retourner au château de mes pères.

CHATELARD.

Eh bien?

ARTABAN.

Eh bien! maintenant que je vous ai revu, que vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour confident, maintenant qu'il m'est prouvé que vous avez besoin d'un frère aîné, d'un cœur fidèle et dévoué, je reste ici pour mettre à votre disposition tout ce que je puis posséder d'amitié, de courage, d'adresse et d'ingéniosité.

CHATELARD.

Mon ami!

ARTABAN.

Il faut que le neveu du chevalier Bayard soit présenté à la reine Marie comme le poëte le plus éperdument épris de sa souveraine!

CHATELARD.

Ah! chevalier, vous me faites revivre!

ARTABAN.

Je l'espère bien, mordioux, et ce n'est pas fini. Fiez-vous à moi, je serai bon pilote, vous verrez!

CHATELARD.

Ah! comment m'acquitter envers vous?

ARTABAN.

Vous acquitter! si vous saviez ce que je vous dois, monsieur le comte!

CHATELARD.

Que voulez-vous dire?

ARTABAN.

Vous voulez que je m'explique... ça me coûte bien un peu à confesser, mais enfin... et puisque je suis guéri.

CHATELARD.

Parlez.

ARTABAN.

Vous savez, n'est-ce pas, de quelle réputation de timidité a toujours joui la pâle Phœbé, vulgairement appelée madame la Lune.

CHATELARD, souriant.

Eh bien?...

ARTABAN.

Eh bien! mon cher amoureux, avant le jour de notre rencontre, je faisais pâlir la réputation de la fille du ciel.

CHATELARD.

Je ne comprends pas.

ARTABAN.

J'étais poltron.

CHATELARD.

Vous?...

ARTABAN.

Affreusement poltron! Eh bien! c'est vous qui, en m'offrant d'être mon second, c'est elle, cette adorable Stella, en me disant tout bas : « Hardi, monsieur, » c'est vous deux qui m'avez transformé, c'est vous deux enfin qui m'avez rendu brave! Voilà pourquoi je l'aime, voilà pourquoi je vous suis dévoué et pourquoi je vous dis aujourd'hui : Mordioux! nous reverrons les dames de nos pensées! Et cela au

Louvre, où, pas plus tard que ce soir, je présenterai mon poëte à Sa Majesté la reine Marie Stuart!

CHATELARD.

Vous ferez cela, chevalier!

ARTABAN.

Aussi vrai qu'il n'y a qu'une Gascogne au monde, je vous le jure. Allez, mon cher comte, allez! faites-vous beau, très-beau, et à sept heures trouvez-vous au pied de l'hôtel de Nesles.

CHATELARD.

J'y serai.

ARTABAN.

A ce soir, comte! Allons! allons! laissez entrer dame Espérance dans ce cœur enflammé, et soyez mon ami, comme je suis le vôtre.

CHATELARD, rayonnant.

En signe d'alliance, voici ma main.

ARTABAN.

Voici la mienne. Le traité est signé.

CHATELARD.

A sept heures!

ARTABAN.

A sept heures.

Châtelard sort par le fond.

SCÈNE VI

ARTABAN, THOMASSIN, RÉBECCA, puis SAMUEL.

Dès que Châtelard a disparu, Thomassin entre discrètement, venant de l'une des portes latérales.

THOMASSIN, à part.

Il va à la cour!... Très-bien, notre fortune se dessine.

ARTABAN, arpentant la boutique, suivi de Thomassin.

Maintenant, il ne s'agit plus que de savoir comment je pourrai le faire entrer au Louvre!

THOMASSIN.

Comment? Monsieur le chevalier ne le sait pas?

Il s'arrête honteux d'en avoir trop dit.

ARTABAN.

Vous nous écoutiez, drôle?

THOMASSIN.

Je n'écoutais pas, monsieur... mais par hasard j'ai entendu...

ARTABAN.

Eh bien! quel moyen trouvez-vous pour introduire mon ami dans le palais de vos rois!

THOMASSIN.

Monsieur le chevalier me fait l'honneur de plaisanter.

ARTABAN, dédaigneux.

Ah! vous voilà bien! monsieur l'homme de ressource! un rien vous embarrasse!

THOMASSIN, stupéfait.

Un rien! monsieur le chevalier commence à m'étonner.

Artaban s'est assis rêveur dans le grand fauteuil. Rébecca entre précipitamment.

RÉBECCA.

M. le chevalier! mon mari!

ARTABAN.

Ce n'est pas lui qui m'occupe.

THOMASSIN.

Mais c'est le mari, monsieur, c'est le mari!

RÉBECCA.

Que va-t-il dire? (Courant à Samuel.) Mon bon ami! déjà de retour? quelle charmante surprise!

SAMUEL.

Oui, oui, embrasse-moi vite.

RÉBECCA.

Mais comment se fait-il?

SAMUEL.

Les circonstances les plus graves!...

RÉBECCA.

Vraiment?

SAMUEL, allant çà et là pour se débarrasser de son argent de ses habits et de sa valise.

Il va falloir nettoyer le logis et tout frotter, tout laver du haut en bas...

RÉBECCA.

Pourquoi?

SAMUEL.

Les principales cours de l'Europe envoient à Paris leurs ambassadeurs pour demander la main de la reine Marie.

ARTABAN.

Que dit-il?

SAMUEL.

Tu feras disparaître de la friperie vieux hauts de chausse, vieux pourpoints.

RÉBECCA.

Très-bien.

SAMUEL.

Ils seront présentés ce soir à la veuve de François II.

ARTABAN, à part.

Ah bah!

THOMASSIN, à part.

Les hauts de chausses?

SAMUEL.

Tu mettras en évidence les plus riches manteaux, les plumes, les bijoux, les colliers!

ARTABAN, à part, saisi d'une idée. — Bas à Rébecca.

Les ambassadeurs sont-ils nombreux? Quels sont-ils?

RÉBECCA, répétant.

Les ambassadeurs sont-ils nombreux? Quels sont-ils?

SAMUEL.

Il y a ceux d'Autriche, d'Espagne, d'Angleterre...

ARTABAN, bas.

Et de Gascogne?

RÉBECCA, répétant.

Et de Gascogne?

SAMUEL.

La Gascogne n'a rien à voir là-dedans.

ARTABAN, bondissant.

C'est ce qui vous trompe, maître Samuel.

SAMUEL, stupéfait.

D'où sort celui-là?

THOMASSIN, marchant derrière Artaban.

C'est ce qui vous trompe.

SAMUEL, même jeu.

Et cet autre!

ARTABAN, décrochant les pourpoints... etc., et les jetant à Thomassin.

Monsieur Thomassin... attrapez-moi ceci et cela, et cela encore... cette toque emplumée et ces colliers...

Thomassin reçoit les objet et les met sous son bras.

SAMUEL, court éperdu.

Par Moïse!... Arrêtez!... arrêtez...

ARTABAN.

Ah! la Gascogne n'a rien à voir là-dedans!

SAMUEL.

Mes bijoux! mes colliers!...

ARTABAN.

Ils vous seront payés!... (Criant.) Monsieur Thomassin, venez habiller votre maître.

Il remonte l'escalier. Thomassin le suit. Samuel tombe évanoui dans son fauteuil.

TROISIÈME TABLEAU

Reine de France et d'Écosse

Les jardins du palais. — Le soleil resplendit et illumine les arbres et un coin du vieux Paris qu'on aperçoit à travers les branches. — Pages et seigneurs circulent dans les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE STUART, STELLA ROSELLI,
DAMES D'HONNEUR DE CHATEAUNEUF,
DE MAUVOISIN, JEAN GOUJON, BRANTOME, etc.

Grande mise en scène rappelant le tableau du Décaméron.

LA REINE, au milieu, sur un siége de velours. Elle est entourée de ses dames et de ses demoiselles d'honneur assises sur des carreaux, et considère attentivement un dessin que tient devant elle Jean Goujon.

Recevez tous mes compliments, maître : ces cariatides sont d'une merveilleuse allure!

JEAN GOUJON, s'inclinant.

Je voudrais pouvoir exprimer ma reconnaissance à la reine d'une façon digne d'elle.

LA REINE.

Et digne de vous, n'est-ce pas? Le moyen est tout trouvé. Quand vous aurez exécuté cette splendide chose, vous écrirez au bas de ce croquis : « A Marie Stuart, Jean Goujon ! » Votre œuvre perpétuera mon souvenir! Merci, maître, et recevez ici le tribut d'admiration que votre reine doit à son glorieux sujet. (Jean Goujon rentre dans le cercle. — Écoutant la musique qui s'entend au fond.) C'est Perelli qui conduit l'orchestre, n'est-ce pas, comte?

CHATEAUNEUF.

Oui, madame!

LA REINE.

Il me semblait bien l'avoir reconnu! quelle musique enchanteresse!

STELLA, au comte.

Monsieur de Châteauneuf, quel a été le vainqueur à la passe d'armes d'aujourd'hui?

CHATEAUNEUF.

M. de Mauvoisin.

STELLA.

C'est la seconde fois.

LA REINE, après avoir cherché du regard.

Stella, madame de Longueville ne s'est pas fait excuser et cependant je ne la vois pas.

STELLA.

Madame de Longueville est présentement chez madame Catherine à déchiffrer une lettre de la reine d'Espagne.

CHATEAUNEUF, à la reine.

Sa Majesté connaît-elle la dernière pièce de vers de M. de Ronsard?

LA REINE.

Je l'ai entendue dire chez la reine mère. (Avec enthousiasme.) C'est un grand poëte, M. de Ronsard, et quand par hasard j'ai essayé quelques rimes et que je lis ensuite ses vers... Ah! je vous l'avoue, je suis découragée!

CHATEAUNEUF.

Votre Majesté aime fort la poésie?

LA REINE, pensive.

Oui! oui! beaucoup.

CHATEAUNEUF, qui causait avec Brantôme à demi-voix.

Monsieur de Brantôme, on dit que, recueillant toutes les médisances de la cour, vous allez écrire un nouveau livre qui s'appellera : *Les dames galantes.* Et les dames galantes seraient, dit-on, les dames de France. (Montrant les dames d'honneur.) Est-ce que vous y mettrez ces dames?

BRANTOME, souriant.

Je ne leur ferais certes pas l'injure de les oublier.

On rit. — Entrée de lord Maxwell en brillant costume, et de sir Henry Darnley, jeune homme de vingt ans, vêtu de noir. — Air timide, craintif. — Il a les yeux baissés et parle doucement. — A l'entrée des deux hommes les rires cessent et plusieurs dames et seigneurs remontent vers le fond.

SCÈNE II

LE PRÉSIDENT, DARNLEY, MAXWELL.

LA REINE, à Maxwell, froide.

Soyez le bienvenu, milord! (Plus affectueuse.) Bonjour, mon cousin.

DARNLEY, timidement.

Que Votre Majesté daigne m'excuser.

LA REINE, avec douceur.

Avez-vous donc besoin d'excuses?

DARNLEY.

Peut-être; car vous le voyez, madame, notre seule approche fait taire et met en fuite toute cette cour folâtre et rieuse qui vous entoure.

LA REINE.

Si l'on s'éloigne discrètement de vous, milord, c'est que l'on vous sait des gentilshommes graves, sérieux et dédaignant un peu les plaisirs frivoles dont on s'occupe ici... Mais qui vous amène après de nous?

DARNLEY, après avoir regardé Maxwell.

J'ai ouï dire que vous alliez vous remarier, madame, serait-il vrai que vous y eussiez sérieusement songé?

LA REINE.

Non et oui; non, car je n'aime personne; oui, car tout me conseille de chercher un prince puissant qui donne à ma couronne un nouvel éclat et soit assez fort pour me protéger contre les entreprises et les complots de mes ennemis.

DARNLEY.

Votre Majesté a fait un choix?

LA REINE.

J'hésite. Il y a, vous le savez, l'archiduc Charles, fils de l'empereur Maximilien, don Carlos d'Espagne, le roi de Suède; les envoyés d'Allemagne et d'Espagne seront ici ce soir et nous seront officiellement présentés. Conseillez-moi, Henry. Quel est votre avis? L'archiduc Charles?

DARNLEY, toujours après avoir pris conseil de Maxwell.

C'est un prince étranger, pauvre, dont les États sont fort éloignés, et qui toujours sera sans force et sans moyens pour faire valoir vos droits à la couronne d'Angleterre. Je

ne parle pas de la Suède, n'est-ce pas, ma cousine, vous n'y avez jamais pensé?

LA REINE.

Jamais!

DARNLEY.

Reste donc l'Espagne, mais je ne sais si je dois...

LA REINE.

Parlez...

DARNLEY.

En vérité... je n'ose...

MAXWELL.

J'oserai pour vous, milord... (A la reine.) Madame, jamais votre peuple n'acceptera pour roi le fils de Philippe II, le bourreau de la religion réformée.

LA REINE.

L'Autriche est trop pauvre, l'Espagne trop catholique, la Suède trop glaciale, mais que faire alors, que faire?... Avouez que marier une reine c'est bien difficile, et surtout une reine sans dot.

MAXWELL.

Sans dot! vous avez un royaume!

LA REINE.

Il est si loin!

MAXWELL.

Mais on vous aime tant là-bas! On vous attend! on vous attend! Vous, présente, vous verrez cette noblesse entière soumise et obéissante; croyez-moi, madame, donnez un souvenir à ce pauvre et cher pays perdu dans les brouillards. Proclamez-vous reine d'Écosse et cent mille claymores sortiront du fourreau pour vous protéger et vous défendre.

LA REINE.

Milord, je suis Française d'esprit et de cœur. Je veux rester en France.

En ce moment, on entend un air de pavane. Les groupes se forment au fond.

UN HÉRAUT, annonçant.

Son Excellence le marquis de Santa-Crux, ambassadeur de Sa Majesté Catholique, Philippe d'Espagne!

L'ambassadeur et sa suite sont introduits et, tandis que la présentation a lieu avec le cérémonial usité, la musique continue et l'on exécute les premières figures d'une pavane.

SCÈNE III

LES MÊMES, L'AMBASSADEUR D'ESPAGNE, LES DANSEURS au fond.

LA REINE, à l'ambassadeur.

L'envoyé de mon frère d'Espagne est le bienvenu à la cour de France. Parlez donc, monsieur, nous sommes prête à vous entendre!

L'AMBASSADEUR, présentant à la reine un pli scellé.

Bien mieux que moi, madame, cette lettre, écrite de la main même du roi, mon maître, saura faire connaître à l'auguste veuve de François II la haute mission dont je suis chargé auprès d'elle!

LA REINE, prenant le pli.

Donnez, monsieur le marquis!

Tandis qu'elle parcourt la lettre du roi d'Espagne, Maxwell et Darnley sont descendus à l'avant-scène. — La pavane se danse au fond, à droite. — La reine, Stella, l'ambassadeur et sa suite sont au milieu.

MAXWELL, à Darnley, avec un sourire moqueur.

Vous êtes sombre, milord!...

DARNLEY.

Je suis désespéré.

MAXWELL.

L'Espagne vous inquiète... Je comprends cela... Là est le danger... Tant que la reine Marie demeurera en France, nous aurons tout à redouter... Mais elle partira, milord... elle partira!...

DARNLEY, vivement.

Que voulez-vous dire?

MAXWELL.

La reine Catherine veut, comme nous le voulons nous-mêmes, que sa bien-aimée Marie retourne en Écosse... Et ce que veut la Florentine...

DARNLEY.

La fera-t-elle donc de force quitter cette France exécrée?

MAXWELL.

De force? non! La reine partira de son plein gré!...

DARNLEY.

Expliquez-vous?

MAXWELL.

Plus tard.

LA REINE, s'adressant à l'ambassadeur.

Monsieur le marquis, la haute marque d'estime que nous donne le roi d'Espagne en nous adressant semblable requête, nous flatte et nous honore!... Vous comprendrez toutefois, qu'en cette occurrence, on prenne quelque peu le temps de délibérer. Avant que se termine cette fête, monsieur, vous connaîtrez notre arrêt!

L'AMBASSADEUR.

Puisse-t-il être, madame, tel que le souhaite le roi Philippe, tel que l'espère l'Espagne tout entière!

L'ambassadeur s'incline devant la reine qui fait avec l'envoyé quelques pas vers le fond.

MAXWELL, à Darnley.

Milord, je vous laisse seul avec la reine.

DARNLEY, avec une sorte de crainte.

Seul!

MAXWELL.

L'heure est venue de vous déclarer, milord... Mettez donc de côté votre timidité habituelle... et sachez enfin ce que vous pouvez attendre de la reine Marie... Sa décision dictera notre conduite!

L'ambassadeur d'Espagne s'est éloigné par le fond avec sa suite. La pavane continue. La reine redescend avec Stella. — Maxwell salue comme pour prendre congé.

LA REINE.

Vous nous quittez, milord?

MAXWELL.

Sir Henry Darnley, madame, sollicite de Votre Majesté la faveur d'un entretien.

LA REINE, surprise.

Vous, Henry!

DARNLEY, baissant les yeux.

Oui, ma cousine?

MAXWELL, à Stella.

La signora Roselli daignera-t-elle m'accompagner?

STELLA, avec une grande révérence.

Excusez-moi, milord... la signora Roselli ne quitte jamais la reine!

Maxwell, après un mouvement de dépit, s'incline profondément et sort.

SCÈNE IV

LA REINE, DARNLEY, STELLA, au fond.

LA REINE, à Darnley.

Parlez, Henry, je vous écoute!

DARNLEY.

Tout à l'heure, madame, vous avez daigné m'interroger, me demander conseil au sujet de ces alliances qui vous sont offertes, de ces époux que veut vous imposer l'Europe!

LA REINE.

Et vous m'avez répondu sincèrement, loyalement, je le crois... Et voilà pourquoi j'hésite... Voilà pourquoi je flotte incertaine et n'ose me résoudre à faire un choix.

DARNLEY.

Je vous ai répondu sincèrement, avez-vous dit? Vous le croyez...

LA REINE, avec un regard de surprise.

Je ne vous comprends pas, Henry,

DARNLEY.

Ces réponses, cette critique amère de ces rois, de ces princes qui convoitent votre main... le dépit les dictait... la jalousie peut-être!

LA REINE.

La jalousie!

DARNLEY.

Et là... là, tout à l'heure lorsque de vos lèvres est tombée cette parole à l'adresse de don Carlos d'Espagne qui renfermait presque une promesse, mes yeux se sont voilés et mon cœur gros de soupirs s'est pris à battre avec une violence inéprouvée...

LA REINE.

C'est la première fois que vous me parlez ainsi... Si je devine bien le sens de vos paroles, vous voudriez, vous aussi, vous mettre au nombre de mes prétendants?

DARNLEY.

Je suis comte de Lennox, ma cousine, et suis un Stuart comme vous!

LA REINE.

Oh! je le sais, Henry, vous êtes dé souche illustre, nos aïeux pouvaient se regarder en face et marcher de pair au combat!

DARNLEY.

Eh bien, faites de moi votre époux, Marie... De l'enfant timide et tremblant qui vous aime, faites un homme grand et fort qui soit l'appui de votre trône et l'effroi de vos ennemis.

LA REINE, regarde Darnley fixement.

Vous êtes ambitieux, vous autres hommes?

DARNLEY.

Ne dites pas cela, Marie... oh! ne dites pas cela!... Oui! je vous aime... je vous ai aimée toujours!... J'ai vécu avec votre pensée, j'ai grandi avec votre souvenir!... Ce n'est pas la reine d'Écosse que je vois, que je regarde, c'est Marie.

LA REINE.

Henry, je n'aime personne!

DARNLEY.

Marie !...

LA REINE.

Je ne veux aimer personne !... Allez !...

STELLA, à part.

Ce jeune homme a peut-être le langage de l'amour, mais à coup sûr il n'en a pas l'accent.

Darnley s'incline et s'éloigne, Stella redescend auprès de la reine.

MAXWELL, paraissant au fond, bas à Darnley.

Eh bien?

DARNLEY.

Tout est perdu pour moi !

MAXWELL.

Si elle en reste en France, oui !

DARNLEY.

Qu'elle parte donc !... qu'elle retourne en Écosse !

MAXWELL.

Bien ! je puis à présent vous dire notre secret ! Venez !

Ils sortent.

SCÈNE V

LA REINE, STELLA.

STELLA, à la reine.

Oh ! n'est-ce pas, madame, vous n'épouserez pas lord Darnley?

LA REINE, secouant la tête.

Est-on libre et maîtresse de son cœur, quand on est reine?

STELLA.

Pour moi, quoi que fasse et dise la reine Catherine, ma marraine, jamais je ne consentirais à donner ma main à lord Maxwell. J'ai peur de cette nature ambitieuse, de cet esprit perfide, de ce cœur sec!...

LA REINE, *souriant.*

Et puis tu en aimes un autre.

STELLA.

Je ne sais si je l'aime, seulement il m'a paru si étrange, si bizarre...

LA REINE.

Tu penses donc toujours à lui?

STELLA.

Est-ce que Votre Majesté ne pense pas aussi parfois... à quelqu'un?...

LA REINE, *vivement.*

Comment va ton chevalier?

STELLA.

Il a failli mourir. Mais, recueilli par une brave femme, madame Samuel, il est très en voie de guérison.

LA REINE.

Et.... connais-tu sa position, son état de fortune?

STELLA, *s'oubliant et avec animation.*

C'est un pauvre cadet de Gascogne que d'avides collatéraux ont méchamment dépouillé, et qui ne possède, à cette heure, pour unique patrimoine, que son aplomb, sa jeunesse et sa gaieté.

LA REINE, *souriant.*

Comme te voilà instruite!

STELLA, troublée.

O mon Dieu ! Majesté, c'est... dame Gertrude... qui... un jour, passant sur la place du marché et rencontrant de pauvres chanteurs, compatriotes du chevalier, les a questionnés par hasard...

LA REINE.

Par hasard...

STELLA, vivement.

Mais, Majesté, ce jeune homme dont vous m'avez parlé...

LA REINE, souriant.

Je l'ai revu ; comme je venais de prier aux reliques de Sainte-Geneviève, perçant la foule des gentilshommes, il s'est approché de ma litière (Montrant un papier.) et y a laissé tomber ceci. Il est non-seulement fort beau, fort élégant, mais c'est aussi un grand poëte... Tiens, écoute.

Elle lit.

Que n'ai-je, ô ma douce reine,
Le grand ciel bleu pour domaine...

En ce moment, un certain mouvement se produit dans le fond où quelques seigneurs repassent.

STELLA, vivement.

Oh ! les importuns !... Juste au meilleur moment ! Éloignons-nous un peu... Le voulez-vous, madame ?

LA REINE, souriant.

Curieuse !...

Elle s'éloigne avec Stella par les bosquets de gauche, en adressant un salut aux gentilshommes qui s'inclinent profondément.

SCÈNE VI

LES COURTISANS, MAUVOISIN, MONTGIRON, puis BRANTOME et DE CHATEAUNEUF.

MONTGIRON, à Mauvoisin.

Mon cher comte... quand je suis sûr de gagner, je parie... Pariez-vous?

BRANTOME, qui venait d'un autre côté, se rencontrant avec eux.

Une discussion, messieurs?

MAUVOISIN.

Une discussion. Oui, mon cher monsieur Brantôme, à propos d'un fait indiscutable. Montgiron soutient que la Navarre n'a jamais eu qualité pour envoyer ambassadeur au Louvre... et moi, j'affirme qu'il n'y a qu'un instant, j'ai entendu des oreilles que voilà, l'huissier du palais annoncer l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté de Navarre, Antoine de Bourbon.

CHATEAUNEUF, entrant.

Je l'ai entendu, moi aussi... C'est même ce qui a produit ce mouvement que vous avez pu remarquer.

Chacun se presse à l'entour du nouvel arrivé.

BRANTOME.

Quelque bon type de montagnard... je vois cela d'ici.

MAUVOISIN.

Vous n'y êtes pas du tout... Un superbe gentilhomme, au contraire... et si magnifique qu'il en est invraisemblable.., Du reste vous pouvez en juger. Le voici qui se dirige de ce côté...

SCÈNE VII

LES MÊMES, ARTABAN.

ARTABAN, sans les voir et à lui-même, se retournant de côté et d'autre.

Tous ces regards inquisiteurs braqués sur Mon Excellence, commencent, je l'avoue, à lui faire perdre son aplomb. (On le salue.) Vont-ils me saluer ainsi jusqu'au jour du jugement dernier?

Nouveaux saluts.

MONTGIRON, saluant.

Excellence...

ARTABAN, de même.

Monsieur... (A part.) C'est comme une gageure, la sueur perle sur mon front!... Je commence à comprendre qu'on ne tente pas impunément certaines folies... mais, mordioux!... il faut pourtant que je tienne ma promesse, j'ai juré à Châtelard de le présenter à la reine! (Il aperçoit alors Stella qui paraît à gauche. — A part, avec un cri de joie.) Ah!... je suis sauvé!...

STELLA, à part.

Je ne m'étais pas trompée! (Artaban s'est approché d'elle.) Vous, monsieur!...

ARTABAN, bas et vite tout en lui faisant un profond salut.

C'est le ciel qui vous envoie, madame... Vous pouvez me sauver...

STELLA.

Moi!

ARTABAN.

Oui... Ne me demandez aucune explication... Daignez

seulement être mon pilote sur cette mer où je navigue pour la première fois!... Le nom des écueils, s'il vous plaît?

STELLA, stupéfaite.

Je ne comprends pas!...

ARTABAN, très-vite.

Ne cherchez pas à comprendre... (Désignant Châteauneuf.) Ce gentilhomme-là, à gauche, avec ce long nez... qui est-il?

STELLA.

M. de Châteauneuf!

ARTABAN.

Sa qualité?

STELLA, souriant.

Il aime!

ARTABAN.

Compris! Je le sais par cœur. (Désignant Montgiron.) Et celui-ci, à la moustache de capitan?

STELLA.

M. de Montgiron.

ARTABAN.

Un homme d'épée?

STELLA.

Oui, parlant, à tout propos, de la bataille de Saint-Quentin.

ARTABAN.

C'est qu'il n'y était pas. Parfait. (Désignant Brantôme.) Et cet autre aux rubans mélancoliques...

STELLA.

M. de Brantôme! un écrivain.

ARTABAN.

De la famille des paons ; tout à l'heure il fera la roue!... et j'aurai trois amis à la cour. Merci, belle Stella! (Se redressant fièrement et allant aux gentilshommes.) Messeigneurs! je vous rends mille grâces! Sa Majesté Antoine de Bourbon se porte toujours bien.

CHATEAUNEUF, à part.

Tiens, il parle!... (Haut.) Croyez que nous prenons un vif intérêt...

ARTABAN.

Je n'en doute pas, monsieur de Châteauneuf.

CHATEAUNEUF, étonné.

Aurais-je l'honneur d'être connu de Votre Excellence?

ARTABAN.

Oui, monsieur (A demi-voix.) Depuis trois jours seulement que je suis ici, vingt bouches amoureuses m'ont raconté tout bas vos galantes histoires.

CHATEAUNEUF, bas.

Chut!... (Il salue avec fatuité et remonte. — A Mauvoisin.) Il a fort bon air, ce gentilhomme.

ARTABAN, à part.

Et d'un... (A Montgiron.) Monsieur de Montgiron, un mien parent eut l'honneur de combattre à vos côtés à la bataille de Saint-Quentin.

MONGIRON, avec empressement.

En vérité?

ARTABAN.

Bataille de géants!... car si la victoire y fut un instant infidèle, le génie et le courage tinrent jusqu'à la dernière heure la hampe des étendards, dont l'un même, m'a-t-on dit, fut tout rougi de votre sang.

MONTGIRON, ravi.

Excellence !... (A Mauvoisin.) Ces Gascons vous ont une façon de dire...

ARTABAN, à part.

Et de deux !... (A Brantôme.) Ah ! monsieur de Brantôme, permettez au chevalier de Puycerdac de vous exprimer tout le plaisir qu'il ressent de cette rencontre... Vos œuvres sont venues jusqu'à la cour de Navarre et je suis aise de vous dire qu'elles y ont fait grand bruit.

BRANTOME.

Il se pourrait?

ARTABAN.

La veille de mon départ pour la France, Sa Majesté me disait : Par le diou bibant ! chevalier, je vous charge de faire tous mes compliments à M. de Brântôme, et de dire que rien, selon moi, n'est plus beau que de savoir si bien raconter les coups d'épée des autres quand on en a donné soi-même de si retentissants !...

BRANTOME, gonflé.

Je suis confus, monsieur le chevalier... (Bas aux autres.) Vous avez raison, messieurs, il a grand air, ce gentilhomme.

ARTABAN à part.

Et de trois ! (Bas à Stella.) — Ah ! madame ! grâce à vous je respire !

En ce moment, paraît au fond le marquis d'Altemarre, grand maître du palais, long vieillard maigre et prétentieux.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE MARQUIS.

STELLA, l'apercevant.

Ah ! mon Dieu !...

Le marquis s'avance à pas comptés et fait trois salutations à Artaban qui le regarde avec inquiétude.

ARTABAN, bas à Stella.

Qu'est-ce encore que celui-ci?

STELLA, de même.

Le marquis d'Altemarre, grand maître du palais, et je tremble !...

ARTABAN, à part.

Diable !... (Saluant.) Monsieur...

LE MARQUIS.

Pardon ! mille fois pardon, monsieur l'ambassadeur, mais c'est à moi qu'incombe depuis longues années l'honorable et délicate mission de faire observer au Louvre les lois immuables de l'étiquette, et je dois reconnaître à ma confusion qu'une infraction des plus graves a été commise à votre égard.

ARTABAN, inquiet.

Une infraction ?

LE MARQUIS.

Oui, Excellence !... car déjà j'aurais dû solliciter de Votre Seigneurie...

ARTABAN.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Ses lettres de créance.

ARTABAN, à part.

Mordioux! (Haut.) Bon... bon... monsieur le marquis, nous autres montagnards, nous ne sommes pas, à ce point, à cheval sur l'étiquette ; j'excuse votre oubli. N'en parlons plus.

LE MARQUIS, bondissant.

N'en plus parler!... Mais voici la reine...

ARTABAN, à part.

La reine!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARIE STUART.

LA REINE.

Qu'y a-t-il ?

STELLA, qui a couru vers elle et bas, suppliante.

Madame! c'est mon Gascon, déguisé en ambassadeur de Navarre.

La reine, stupéfaite, la regarde sans comprendre.

LE MARQUIS, s'adressant toujours à Artaban qu'il ne lâche pas.

Vos lettres, Excellence, ou je me passe mon épée au travers du corps.

ARTABAN, ne sachant plus ce qu'il dit.

Que ce ne soit pas moi qui vous arrête. (En fouillant dans ses poches par manière de contenance, il trouve les vers que Châtelard lui a remis à l'acte précédent. — Avec joie.) Ah! je suis sauvé!... (Au marquis.) Mes

lettres... les voici... (Le marquis va pour s'en emparer.) Permettez que je les remette à la reine elle-même...

Il présente à Marie Stuart le papier en s'inclinant profondément. — La reine semble hésiter à le prendre.

STELLA, suppliante.

Pour moi, Majesté... pour moi!...

LA REINE prend le papier, l'ouvre et lit à elle-même.

Que n'ai-je, ô ma douce reine,
Le grand ciel bleu...

Elle est en proie à une grande émotion.

STELLA, vivement.

Monsieur l'ambassadeur de Navarre, Sa Majesté est prête à vous entendre.

LA REINE, vivement et bas.

Que fais-tu?

STELLA, même jeu.

Je vous gagne une part de paradis en secourant un pauvre diable...

LE MARQUIS, à Artaban.

La reine attend depuis vingt secondes que Votre Excellence veuille bien exposer devant elle le but de sa mission.

ARTABAN.

Je me recueille! (A part.) Je voudrais être à cent pieds sous terre... (Prenant son parti avec audace, haut.) Madame, la Gascogne tout entière me charge d'exprimer à votre Gracieuse Majesté le cuisant regret qu'elle éprouve, en se voyant forcée de reconnaître qu'Henry de Navarre, l'héritier présomptif du trône, se trouve dans l'impossibilité absolue de se mettre sur les rangs des illustres prétendants qui briguent l'honneur de votre royale alliance, le prince n'étant malheureusement âgé que de dix-huit mois.

Marques d'étonnement dans les groupes. — Marie Stuart elle-même a peine à retenir une violente envie de rire.

STELLA, bas.

Madame... au nom du ciel!... ne riez pas!... sinon, ils vont tous éclater.

LA REINE, luttant contre la gaieté qui la gagne en présence du sang-froid imperturbable d'Artaban.

Alors renvoie-les... Moi, j'en suis incapable.

STELLA, haut et gravement.

Les ordres de la reine vont être exécutés. (Remontant.) Messeigneurs, Sa Majesté désire rester seule avec Son Excellence l'ambassadeur de Navarre.

Tous s'inclinent, remontent et disparaissent.

ARTABAN, à part.

Ils s'éloignent. Seul avec la reine! Cape de dious! à moi, Gascogne!

STELLA, bas à Artaban.

Hardi! monsieur!

Elle s'éloigne.

SCÈNE X

ARTABAN, LA REINE, puis CHATELARD.

LA REINE.

Je vous écoute, monsieur l'ambassadeur.

ARTABAN, se précipitant à ses genoux.

Ah! laissez-moi m'abîmer aux pieds de votre miséricordieuse Majesté... Ce n'est qu'à cette heure, madame, que je comprends tout à fait l'étendue de mon audace.

LA REINE.

En effet, monsieur, et pour faire de la reine de France la

complice d'une semblable comédie, il fallait un motif bien puissant...

En ce moment Châtelard a paru au fond.

ARTABAN qui l'a aperçu, vivement.

Le plus puissant de tous, madame!... signaler à Votre Majesté une injustice, ou plutôt un oubli de son maître des cérémonies qui, depuis tantôt six mois, laisse se morfondre dame poésie à la porte du Louvre dans la personne du plus ardent de ses disciples, M. le comte de Châtelard, tout à la fois rimeur de sonnets et gentilhomme de souche illustre, et que j'avais juré, en ma qualité d'envoyé extraordinaire des Muses, de présenter ce soir à la reine Marie Stuart.

Châtelard s'est avancé très-ému.

LA REINE, qui l'a reconnu, à part.

Lui!... c'est lui!...

ARTABAN.

Approchez, monsieur de Châtelard, et demandez à la reine de France de vous sacrer poëte, comme votre aïeul Bayard sacra son roi chevalier sur le champ de bataille de Marignan... (Bas à Châtelard.) Le plus grand pas est fait. Allons, du courage!...

Il s'incline profondément, se mêle à la foule qui est au fond et disparaît.

SCÈNE XI

LA REINE, CHATELARD, LA FOULE au fond, puis STELLA.

LA REINE, un peu troublée.

C'est vous, monsieur le comte, qui m'avez adressé cette poésie? (Châtelard s'incline.) Ce sont de beaux vers, et toute femme doit se trouver fière de les avoir inspirés.

CHATELARD, tremblant.

Fût-elle reine?

LA REINE.

Fût-elle reine. Je vous avais vu, monsieur. Il m'agrée que celui dont le regard venait à moi dans la foule, soit un aussi noble gentilhomme et un aussi grand cœur que doit l'être M. le comte de Châtelard.

CHATELARD.

Oh! madame!

LA REINE.

Parlez-moi de votre passé, monsieur, de vos espérances?...

CHATELARD.

Mon passé n'existe pas, madame! C'est aujourd'hui seulement que commence ma vie!... Quant à mes espérances, à mes ambitions, elles sont si grandes et si folles, que mon cœur n'oserait les dire à ma raison.

STELLA, rentrant par la droite.

Madame, l'envoyé de la reine d'Angleterre.

LA REINE, surprise.

L'envoyé de la reine d'Angleterre? quel but l'amène vers nous? (A part.) Et qu'a donc de commun Marie Stuart, la veuve de François II, avec Elisabeth, la maîtresse de lord Dudley, duc de Leicester? (Avec un soupir.) Enfin!... (Haut.) Redevenons reine. Monsieur de Châtelard, vous nous reverrez.

CHATELARD.

En ce seul espoir, je vivrai, madame. Dieu veuille que la reine daigne avoir souvenance de cette douce promesse.

LA REINE.

Si la reine oublie par hasard, Marie Stuart se souviendra.

Elle adresse un dernier sourire à Châtelard et sort par le fond avec Stella.

SCÈNE XII

CHATELARD, puis ARTABAN, LA FOULE, au fond, et ensuite LORD BEDFORD, GENTILSHOMMES ANGLAIS, MAXWELL et DARNLEY.

Artaban paraît très-agité par la droite.

CHATELARD, allant à lui et lui étreignant la main.

Ah! chevalier, je vous dois l'heure la plus fortunée de ma vie.

ARTABAN.

Il s'agit bien de cela, mordioux!...

CHATELARD.

Qu'avez-vous donc?

ARTABAN.

Il se trame ici une infamie...

CHATELARD.

Une infamie!...

ARTABAN.

Contre la reine.

CHATELARD.

Grand Dieu!...

ARTABAN.

Tout à l'heure, passant auprès d'un fourré, j'ai cru reconnaître une voix, j'ai écouté, c'était bien celle de Maxwell, ce Maxwell maudit... L'Angleterre est pour nous, disait-il à lord Darnley.

CHATELARD.

L'Angleterre?

ARTABAN.

Oui! L'on veut perdre la reine! Par quel moyen? je l'ignore... mais le complot existe.

UN HÉRAUT, annonçant.

Lord Bedford, envoyé de S. M. Élisabeth d'Angleterre.

ARTABAN, avec rage.

Écoutons!...

L'ambassadeur anglais a paru avec sa suite. — Maxwell et Darnley sont aux côtés de la reine.

LORD BEDFORD.

Madame, envoyé par Sa Majesté Élisabeth, reine d'Angleterre, je dépose à vos pieds les sympathies et les sollicitudes de ma souveraine!

LA REINE.

Croyez, milord, que j'ai grande hâte d'entendre les paroles que m'envoie ma sœur bien-aimée. Parlez.

LORD BEDFORD.

Que Votre Majesté daigne m'excuser, mais la proposition dont je suis chargé est chose tellement délicate et... intime...

LA REINE.

Je vous écoute, milord.

LORD BEDFORD.

La reine d'Écosse va se remarier et...

LA REINE.

Désirerait-on donc me marier en Angleterre?

LORD BEDFORD.

Oui, madame.

LA REINE.

Mais il n'y a qu'une reine, et ma sœur n'a ni fils, ni frère.

LORD BEDFORD.

Elle présente à l'agrément de Votre Majesté... mais sous toutes réserves...

LA REINE.

Mais parlez, monsieur, parlez ; vous me faites attendre !! quel est l'époux que votre reine me destine ?

LORD BEDFORD, après une dernière hésitation.

Sir Robert Dudley !

LA REINE, se levant stupéfiée.

Vous avez dit ?

LORD BEDFORD.

Lord Dudley, duc de Leicester et de Northumberland !

ARTABAN, à part.

Je commence à comprendre.

LA REINE, contenant sa colère.

Je croyais avoir mal entendu ! Ah ! ma sœur m'offre sir Robert Dudley ? voilà l'époux qu'elle me présente ?

ARTABAN, bas à Châtelard.

J'ai compris !... Et ne pouvoir arrêter les paroles sur ses lèvres !

LA REINE, descendant d'un pas ferme les degrés de l'estrade et s'avançant vers l'ambassadeur.

Savez-vous que je trouve la fille d'Anne Boleyn bien osée de me faire une semblable proposition, et vous, milord, bien audacieux de vous en être chargé. — Retournez à Londres, monsieur l'ambassadeur, et dites à cette reine qui a usurpé la couronne d'Angleterre comme jadis sa mère la couche royale, que Marie Stuart refuse de prendre pour époux l'amant d'Élisabeth.

Maxwell échange un regard de triomphe avec Darnley.

LORD BEDFORD.

Madame, il m'est pénible de remplir jusqu'au bout la mission dont je suis chargé, mais en présence de ce refus... de cette offense faite à mon auguste souveraine, l'Angleterre, par la voix de son ambassadeur, déclare la guerre à l'Écosse.

TOUS.

La guerre!

LA REINE.

La guerre! Et pourquoi? Parce que je repousse des propositions déshonorantes.

LORD BEDFORD.

Madame!

LA REINE.

C'est trop d'outrages! La reine Élisabeth a comblé la mesure! La guerre! soit! je l'accepte!

MAXWELL, bas à la reine.

Prenez garde, madame! Vous êtes en France... à l'abri du danger, et l'on croira...

LA REINE.

Je vous comprends, milord! Eh bien! je quitterai la France! La noblesse écossaise me demande! elle me verra!

DARNLEY, à part.

Enfin!

ARTABAN, qui écoutait. — A part.

Je ne me trompais pas, et voilà le mot de l'énigme.

LA REINE, à Bedford.

Allez, milord! allez faire connaître à votre reine ma résolution! Elle veut la guerre... elle l'aura! Et Dieu décidera

entre Marie Stuart, la souveraine légitime, et la bâtarde Élisabeth ! allez !

CHATELARD, éperdu, à Artaban.

Les misérables ! mais si elle part... si elle retourne là-bas... en Écosse... Elle est perdue !

ARTABAN.

Eh ! mordioux ! c'est bien cela qu'ils veulent !... Une fois qu'ils la tiendront dans leurs griffes, elle n'en sortira plus.

CHATELARD.

Et ne pouvoir la suivre !

ARTABAN.

Pourquoi donc pas ?

CHATELARD.

Quel moyen ?

ARTABAN.

Je le trouverai.

Il lance des regards furibonds à Maxwell.

MAXWELL, qui s'est approché d'Artaban.

Pardon, monsieur, mais auriez-vous un frère ?

ARTABAN.

J'en avais un, milord ; mais il a été tué en duel ! Je suis en France pour le venger.

QUATRIÈME TABLEAU

Les Trésors de Gascogne

A Calais, une taverne, tables et bancs à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME TOBY, puis VOYAGEURS, puis ARTABAN et THOMASSIN.

MADAME TOBY.

Ah ! mon Dieu ! je ne sais plus où donner de la tête ! Tout Paris est à Calais pour assister à l'embarquement de notre pauvre petite reine.

DEUX VOYAGEURS, entrant précipitamment.

Madame, pouvez-vous nous donner une chambre avec une fenêtre sur le devant?

MADAME TOBY.

Il ne me reste plus que deux places dans l'écurie, messieurs.

LES VOYAGEURS.

Dans l'écurie, plaisantez-vous ?

MADAME TOBY.

Voyez ailleurs, je n'ai pas mieux.

Artaban entre avec Thomassin qui porte trois malles et semble on ne peut plus dépité.

ARTABAN.

Holà !... quelqu'un !... (A Thomassin.) Vous m'avez l'air bien morose depuis notre départ de Paris, monsieur Thomassin ; est-ce de porter mon bagage qui vous incommode?

THOMASSIN.

Ce n'est pas encore trop sa pesanteur qui me gêne, monsieur le chevalier, c'est surtout son inutilité.

ARTABAN.

Plait-il ?

THOMASSIN.

Dame... vous me faites traîner trois malles, et il n'y a rien dedans.

ARTABAN.

Est-ce qu'un Puycerdac pourrait voyager sans un bagage de cette importance ?

THOMASSIN.

Cependant !...

ARTABAN.

En voilà assez ! et devant le monde, ayez soin de porter péniblement ces malles afin qu'on les croie bourrées jusques au couvercle. (A madame Toby qui rentre.) Est-ce vous, madame, la maîtresse de cette auberge ?

MADAME TOBY.

Hélas! oui, mon gentilhomme, madame Toby pour vous servir.

ARTABAN.

Eh bien, madame Toby, veuillez me faire préparer un ap-

partement complet, trois ou quatre pièces donnant sur le port, et une chambre en haut pour mon valet.

MADAME TOBY.

Seigneur cavalier, je n'ai plus rien, l'hôtellerie est pleine. Je n'ai que ma chambre et il y a déjà huit personnes.

ARTABAN.

Ah! Eh bien, nous logerons chez mon ami l'ambassadeur d'Angleterre. (Bas à Thomassin.) Notre dignité est sauvée, car nous avions à peine de quoi payer, n'est-ce pas? Combien m'as-tu dit qu'il te restait?

THOMASSIN.

J'ai déjà eu l'honneur de dire à monsieur le chevalier qu'il ne me restait rien du tout!

UNE SERVANTE.

Que faut-il servir à ces messieurs?

ARTABAN.

Mettez une pinte de vin sur cette table!... (A part.) Il viendra peut-être quelqu'un pour la boire. (A Thomassin.) Ainsi il ne te reste rien du tout?

THOMASSIN.

Non!... monsieur le chevalier, car j'ai dû défrayer aussi M. le comte de Châtelard, et de Paris à Calais il y a une bonne traite.

ARTABAN.

Oui!

THOMASSIN.

Oh! mes pauvres économies!

ARTABAN.

Tu as tout écrit, n'est-ce pas?

THOMASSIN.

Oui, monsieur, mais ça ne m'avance guère, vous ne me payez jamais.

ARTABAN.

Monsieur Thomassin, tout vient à point à qui sait attendre.

THOMASSIN.

C'est égal, il serait bien temps, en vérité, que monsieur le chevalier reçût un à-compte sur son riche héritage, car nous voici à cette heure logés tous trois à la même enseigne.

ARTABAN.

Celle de la belle étoile. Eh bien, de quoi te plains-tu? il fait un temps superbe.

THOMASSIN.

Je sais bien, mais...

ARTABAN.

Ne t'y trompe pas ; si tu n'étais pas avec moi, tu n'aurais pas ce temps-là.

THOMASSIN.

Il me renverse ! Mais comment irons-nous en Écosse ?

ARTABAN.

Ne sommes-nous pas de la suite de la reine?

THOMASSIN.

Vous! mais moi!

ARTABAN.

N'es-tu pas de ma suite?

THOMASSIN.

J'en suis.

ARTABAN, voyant arriver Châtelard et allant à lui.

Ah! eh bien?

SCÈNE II

LES MÊMES, CHATELARD.

CHATELARD.

Mon ami, je suis parvenu à entrer dans la maison de ville où j'ai pu apercevoir la reine escortée des autorités. Oh! quand je pense que je vais partir avec elle, sur le même navire peut-être, abrité comme elle par le même pavillon, quand je pense que je vais pouvoir tout à mon aise la contempler, j'ai peur de devenir fou de joie.

Thomassin boit le vin qu'on a servi.

ARTABAN.

Mon cher enfant.

CHATELARD.

Savez-vous l'heure du départ?

ARTABAN.

Elle est proche, car j'ai vu l'embarcation qui doit conduire la reine à bord.

SCÈNE III

LES MÊMES, CHATEAUNEUF, MAUVOISIN, MONTGIRON, SEIGNEURS FRANÇAIS.

CHATEAUNEUF, entrant par le fond.

Ah! messieurs, il se passe un fait inconcevable et qui

doit être porté à votre connaissance. Lord Maxwell vient de nous apprendre que la reine mère retire aux gentilshommes français l'autorisation d'accompagner Marie Stuart en Écosse.

CHATELARD, avec effroi.

Que dites-vous?

THOMASSIN.

Eh bien! nous voilà jolis garçons! Pas même de quoi retourner à Paris.

ARTABAN.

La reine mère, messieurs, nous traite comme des écoliers.

CHATELARD.

C'est quelque fable inventée par ce Maxwell.

MONTGIRON.

Non pas, monsieur de Châtelard, j'ai vu l'ordre.

ARTABAN.

Scellé du sceau royal?

CHATEAUNEUF.

Oui, chevalier.

CHATELARD.

Il faut enfreindre cet ordre.

ARTABAN.

Oh! pas de violences, mordioux, pas d'éclat, mon cher comte, c'est sérieux! un ordre de la reine Catherine!

MAUVOISIN.

Comment sortir de là?

MONTGIRON.

Que faire?

CHATEAUNEUF.

Quel moyen employer?

ARTABAN.

Je vous demande une heure pour le trouver. Si la reine mère défend d'accompagner Marie Stuart en Écosse, c'est qu'elle sait bien, la Florentine, qu'Élisabeth l'attend au passage.

LES GENTILSHOMMES.

Pour la faire prisonnière?

ARTABAN.

Vous l'avez dit, messieurs... mais nous voulons la défendre, n'est-ce pas?

TOUS.

Certes! nous le voulons.

ARTABAN.

Alors, retournez à la maison de ville, assurez-vous des épées dévouées à la jeune reine, et dans une heure soyez-ici. Je vous jure, mordioux, qu'en dépit de dame Catherine, nous veillerons sur notre petite reine.

CHATELARD.

Oh! mon ami!

ARTABAN.

Il n'y a pas une minute à perdre! Allez! allez!... dans une heure!

TOUS, sortant.

Dans une heure!

THOMASSIN, à part.

Rien ne l'arrête!

ARTABAN, à lui-même.

Il faudrait un navire tout appareillé.

THOMASSIN, de même.

Un navire, rien que ça !

ARTABAN, se retournant brusquement vers Thomassin.

M'entendez-vous, monsieur Thomassin ?

THOMASSIN.

Il nous faut un navire !

ARTABAN.

Eh bien ?

THOMASSIN.

Eh bien! monsieur, que puis-je, moi ? (Frappant sur ses poches.) Je n'ai pas de navire; je n'ai plus rien !

ARTABAN.

Ah! monsieur Thomassin, vous ne connaissez que l'argent.

THOMASSIN.

Il y a longtemps que je ne le connais plus! (A Artaban qui veut boire et trouve la pinte vide.) Il est venu quelqu'un !

SCÈNE IV

ARTABAN, THOMASSIN, CARNOFE, GAÉTAN, MATELOTS, MADAME TOBY.

Carnofe, capitaine du brick-pêcheur, grand, robuste. Il paraît avec tous les matelots.

LES MATELOTS.

Mère Toby ! du vin ! du vin !

CARNOFE.

Et de l'eau-de-vie pour moi. Comprend-on ces imbéciles

qui pavoisent leurs fenêtres et sèment des fleurs sur son passage.

Tous s'attablent.

MADAME TOBY.

Voilà, capitaine.

ARTABAN, à part.

Capitaine! (A madame Toby.) Madame Toby, quel est ce grand drôle?

MADAME TOBY.

C'est Carnofe, monsieur, un fier gueux, allez, propriétaire et capitaine de la goëlette qu'on aperçoit là-bas.

ARTABAN, regardant au loin.

Ah! ah!

MADAME TOBY, continuant.

Avec les chenapans qui l'entourent, tous les ans Carnofe quitte le port et va faire la pêche à la morue.

ARTABAN.

Merci, madame Toby. (A Thomassin qui a tout entendu.) Ce gaillard-là va nous mener en Écosse ou il dira pourquoi.

THOMASSIN.

Non! rien ne l'embarrasse!

CARNOFE.

Je vous demande un peu... une reine de perdue, dix de retrouvées.

ARTABAN.

Diantre! il n'a pas l'air très-royaliste!

CARNOFE, buvant.

Au bon voyage de la reine Marie!... Que le bon Dieu la protége et que le diable l'emporte!

ARTABAN, à part.

Coquin, va. (Haut à Gaétan.) Quand reprenez-vous la mer, mon ami?

GAÉTAN.

Ce soir même, mon gentilhomme.

CARNOFE, regardant Artaban.

De quoi qu'il se mêle, celui-là.

ARTABAN.

Ah! ce soir même!

GAÉTAN.

Quand la flottille écossaise aura débarrassé le port.

ARTABAN.

Et de quel côté cinglez-vous?

GAÉTAN.

Vers l'est-sud-est.

CARNOFE.

Il m'agace, ce grand-là, qu'est-ce qu'il veut donc?

ARTABAN, à Thomassin.

Braves gens!... quelle vie de fatigues, de privations, de misères! et dire que d'un mot je pourrais les faire aussi riches que les plus riches Juifs et Lombards du monde!

CARNOFE, grognant.

Qu'est-ce qu'il dit?

ARTABAN.

Ah! monsieur Thomassin, je vois bien les signes que vous me faites.

THOMASSIN, stupéfait.

Moi?

Les matelots prêtent l'oreille.

ARTABAN.

Oui, oui, votre cupidité insatiable se révolte à la pensée d'abandonner une part de prise à ceux qui vous aideraient à conquérir ces richesses incalculables.

Les matelots se rapprochent. Artaban a un mouvement de joie.

GAÉTAN, qui s'est approché.

De quelles richesses parlez-vous donc?

ARTABAN.

Monsieur Thomassin a peut-être raison, je ne dois pas exposer vos jours dans les périls sans nombre qu'offrent les abords de cette île fortunée?

UN MATELOT.

Mais, nom d'un tonnerre, parlez donc! s'il y a quelque bonne prise à faire, nous sommes là!

ARTABAN.

Vous le voulez?

TOUS, l'entourant.

Oui, oui!...

ARTABAN.

Eh bien! (A Thomassin.) Monsieur Thomassin, ne roulez pas ainsi des yeux furibonds; je veux parler.

GAÉTAN, portant la main à son couteau.

S'il dit un mot, je le supprime.

ARTABAN.

Silence, monsieur Thomassin. (Thomassin lève les yeux au ciel.) Il faut vous dire que je m'étais lié, il y a environ trois ans, avec un vieux loup de mer, comme vous autres, et avec lequel je faisais quelquefois sur son petit brick des courses folles dans les mers du nord.

LES MATELOTS.

Eh bien?

ARTABAN.

Un jour...

THOMASSIN, à part.

Qu'est-ce qu'il va inventer, mon Dieu!

LES MATELOTS.

Silence donc!

ARTABAN.

Un jour... un navire anglais nous aperçoit et nous donne la chasse. Désespérant de nous atteindre, il nous lâche sa bordée et nous coulons. Six heures après, le vent, la tempête m'avaient jeté avec quelques épaves vers une petite île déserte, escarpée et rocailleuse.

LES MATELOTS.

Escarpée! rocailleuse!... De quel côté?

ARTABAN.

En vue du port de Leith.

LES MATELOTS.

Sur les côtes d'Écosse.

ARTABAN.

C'est cela!... Figurez-vous une grotte spacieuse dont les voûtes et les piliers étaient taillés dans des blocs d'argent... fontaines de jaspe et de saphir... grappes de rubis et de topaze...

THOMASSIN.

Quelle dépense d'imagination!

ARTABAN, à part, regardant Carnofe du coin de l'œil.

Le vieux requin n'a pas l'air de mordre.

UN MATELOT.

Y avait-il des turquoises?

UN AUTRE.

Des perles?

UN AUTRE.

Des diamants?

ARTABAN.

Oui, des turquoises, des perles et des diamants à remuer à la pelle.

TOUS.

Ah!

ARTABAN, voyant venir Carnofe.

Le voilà!

CARNOFE, qui s'est approché d'Artaban.

Je la connais, votre île.

Stupéfaction d'Artaban et de Thomassin.

ARTABAN.

Ah bah!

CARNOFE.

A un quart de mille du port de Leith, un peu au sud-est.

ARTABAN.

Oui.

CARNOFE.

Il n'y a plus rien.

Désappointement.

ARTABAN, soupçonneux.

Comment plus rien?

CARNOFE.

Oh! plus rien, et pour une bonne raison; c'est moi, Carnofe, qui ai tout enlevé.

ARTABAN.

Ta parole?

CARNOFE.

Quand je vous le dis. Et même qu'il y en avait tant, que mon bateau, trop léger pour contenir toutes ces richesses, s'est vu dans la nécessité de couler bas. Quel malheur! hein?

ARTABAN.

Serais-tu Gascon, par hasard?

CARNOFE.

Gascon gasconnant, comme vous-même, mon gentilhomme.

ARTABAN.

Les fils de Gascogne, maître Carnofe, font avaler des couleuvres, mais n'en avalent pas.

CARNOFE.

Et pour vous empêcher à l'avenir de nous offrir ce régal-là, je vais, pas plus tard que tout de suite, vous fermer la bouche avec le poing que voici.

Il retrousse ses manches.

ARTABAN.

En vérité!

LES MATELOTS.

Bravo! bravo! capitaine!

SCÈNE V

LES MÊMES, CHATELARD, GENTILSHOMMES FRANÇAIS.

LES GENTILSHOMMES, rentrant, à Artaban.

Qu'est-ce donc, chevalier ?

ARTABAN.

Laissez, laissez, messieurs, une simple explication. Je veux voir comment M. Carnofe va s'y prendre pour me fermer la bouche.

CARNOFE.

Tu veux voir ça ?... Eh bien, regarde !... (Il s'élance sur Artaban qui répond à l'attaque par un formidable coup de poing en pleine poitrine. Carnofe recule en hurlant.) Tonnerre du diable ! (Les matelots font un mouvement ; Carnofe les repoussant.) Que pas un de vous ne bouge, ou je l'éventre.

LES SEIGNEURS, à Thomassin.

Que signifie ?

THOMASSIN.

Carnofe a un navire prêt à partir, et M. le chevalier le prie de bien vouloir le mettre à notre disposition.

CARNOFE, à Artaban.

Toi, je vais t'avaler!

ARTABAN.

Gourmand ! mâche-toi d'abord.

La lutte recommence. A la fin Carnofe reçoit un coup de poing en plein visage.

CARNOFE, avec un rugissement.

Ah!

Il tombe, les matelots le relèvent. — Artaban court à la table, verse un grand verre d'eau-de-vie et le porte à Carnofe qui l'avale d'un trait..

CHATEAUNEUF.

Singulière façon !

MONTGIRON.

Je ne comprends pas.

THOMASSIN.

Un peu de patience, je le crois victorieux.

ARTABAN, à Carnofe.

Comment ça va-t-il ?

CARNOFE, après avoir bu.

Merci ! Vous mentez mal, mais vous cognez bien... Vous vouliez me tuer, hein ?

ARTABAN.

Oh ! non.

CARNOFE.

Enfin, c'est fini... je ne vous en veux plus ! Ah çà ! tonnerre ! quel était donc votre but ?...

ARTABAN.

Réponds-moi d'abord. Aimes-tu les Anglais ?

CARNOFE.

Je les exècre.

ARTABAN.

Eh bien ! cette pauvre reine, que tu donnais au diable tout à l'heure, ils veulent s'en emparer et la faire prisonnière.

CARNOFE.

Marie Stuart ?

ARTABAN.

Oui, Marie Stuart ! Elle part pour l'Écosse ; nous voulions la suivre pour la protéger contre les Anglais, il nous fallait un navire prêt à partir.

CARNOFE, l'interrompant.

Et vous vouliez le mien ?... Fallait donc le dire... je suis votre homme.

ARTABAN.

Brave Carnofe, donne-moi ta main.

Murmures des matelots.

CARNOFE.

Je le veux !

Tous se taisent.

CHATELARD, entrant.

La garde écossaise débouche sur le rivage !

ARTABAN.

Messieurs, voyez-vous là-bas cette goëlette tout appareillée ?... elle est à nous... et je vous présente son capitaine, mon ami Carnofe, qui va nous conduire en Écosse.

LES GENTILSHOMMES.

Bravo, chevalier !

CARNOFE, à ses hommes.

Allons, vous autres !

Ils sortent.

ARTABAN, aux gentilshommes.

Vous le voyez, la Gascogne a du bon !

Tous s'éloignent.

CINQUIÈME TABLEAU

14 AOUT 1561

Les Adieux de Marie Stuart

Le port. — A droite, en pan coupé, l'hôtellerie. — Tavernes à droite et à gauche. — Toutes les maisons sont pavoisées aux couleurs d'Écosse et de France. — A gauche, en pan coupé, troisième plan, le quai d'embarquement laissant apercevoir la grande barque royale surmontée des deux couronnes de France et d'Écosse. En perspective, le port rempli de navires, la jetée encombrée de peuple. — A l'extrême lointain, la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

MARINS, BOURGEOIS, SOLDATS, HOMMES et FEMMES DU PEUPLE, ENFANTS.

Au lever du rideau, grand brouhaha. Tout le monde va et vient, cause, bavarde. Aux portes des tavernes sont attablés des bourgeois, des soldats, des matelots. La majeure partie de la foule contemple la barque royale que gardent des matelots écossais et français. Les horloges de la ville sonnent midi. La place tout entière se remplit de peuple. Les matelots de l'embarcation se mettent en ligne de chaque côté de la barque royale. — Des soldats garnissent tous les côtés du théâtre et forment la haie. — Puis le cortége royal débouche par la gauche.

6.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CORTÉGE ROYAL,
puis MARIE STUART,
STELLA, QUATRE DEMOISELLES D'HONNEUR,
ARTABAN, CHATELARD, THOMASSIN,
LES GENTILSHOMMES, DARNLEY,
MAXWELL, PEUPLE.

Toutes les fenêtres se garnissent de têtes tristement curieuses. La foule est sombre et muette. La mère Toby sanglote. La moitié du cortége est en scène. Les gardes, sans parler, font ranger le peuple qui obéit silencieusement. La reine n'est pas encore en vue... La reine paraît avec Stella; Darnley et Maxwell paraissent à leur tour. — Seuls parmi tous ils semblent rayonnants.

LA FOULE, à la vue de la reine.

Vive la reine Marie! vive la reine!...

Les acclamations s'achèvent avec des larmes.

MARIE STUART.

Merci, mes amis, merci... Les larmes que je vois briller en vos yeux me disent votre affection et vos regrets. Celle qui fut jadis votre reine ne vous oubliera jamais... Puissé-je retrouver là-bas, dans cet autre royaume qui m'appelle et que je ne connais plus, un peu du bonheur que j'ai goûté près de vous.

Quelques dames d'honneur viennent baiser la main de la reine; celle-ci donne à chacune d'elles un fragment de sa parure à titre de souvenir.

ARTABAN.

Ma foi, je n'y tiens plus, et je veux lui parler... Pourquoi donc pas... après tout... j'ai été ambassadeur.

Il s'avance vers la reine.

MAXWELL, se plaçant devant lui.

On ne parle pas à la reine !

ARTABAN.

C'est fâcheux, milord, extrêmement fâcheux, car j'avais justement des choses de la plus haute importance à lui dire.

MAXWELL, raillant.

Veuillez me les communiquer, monsieur l'ambassadeur, et je les transmettrai fidèlement à Sa Majesté.

ARTABAN.

Fidèlement ?... Vous me le jurez ?

MAXWELL.

Je vous le jure !

ARTABAN, très-haut.

En ce cas, milord, veuillez dire à la reine que M. le comte de Châtelard et moi, nous nous proposons, avec l'aide de bon nombre de nos amis, de déjouer les ténébreux complots que vont tramer autour d'elle quelques lâches renégats et quelques plats coquins.

Il le salue.

MAXWELL, entraîné par la colère.

Monsieur !...

ARTABAN, très-gracieux.

J'espère, milord, que vous répéterez fidèlement mes paroles, ainsi que vous l'avez juré.

LA REINE.

Je suis prête, milord !

ARTABAN, s'inclinant devant Stella et bas.

Nous nous reverrons avant peu.

STELLA, de même.

J'y compte bien...

Artaban s'éloigne après un geste de Maxwell.

LA REINE.

O France, France chérie ! terre charmante qui as eu les premiers battements de mon cœur... les premières joies de mon âme ! je ne te quitte pas... on me prend à toi.

Musique. — La reine continue avec des larmes.

Adieu, plaisant pays de France,
Ô ma patrie
La plus chérie,
Berceau de ma plus jeune enfance,
Adieu, France ! Adieu, mes beaux jours !

Grande émotion parmi le peuple; Châtelard, comme malgré lui, quitte la tonnelle où il se trouvait blotti, et court jusqu'au milieu du théâtre. La reine l'aperçoit, se tait un instant, en proie à une émotion visible... puis d'une voix haletante, elle reprend :

La nef qui disjoint mes amours
Ne prend de moi que la moitié !
Une part te reste : elle est tienne !
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

La reine s'embarque avec Stella, Darnley et Maxwell ; les rameurs prennent place. L'embarcation quitte le quai et se dirige vers le navire royal.

CRIS DU PEUPLE.

Vive la reine Marie !

CARNOFE, rentrant avec ses matelots.

Mon gentilhomme, tout est prêt...

ARTABAN.

Bien ! Embarque ! et que Dieu nous garde !

Mouvement général. Les gens aux fenêtres agitent leurs mouchoirs. — Tableau. — L'orchestre exécute l'air de Marie Stuart.

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Rome et Genève

Un carrefour aux portes d'Édimbourg. Tout au bout de la rue faisant face au public on aperçoit sur une hauteur le palais d'Holy-Rood.

SCÈNE PREMIÈRE

RUTHWEN, MORTON, LINDSAY,

chefs de la congrégation, sont au milieu des autres membres pris dans le peuple et dans la bourgeoisie. Allant et courant çà et là, le populaire, hommes, femmes et enfants.

TOUS, au lever du rideau.

Vive la réforme ! à bas la reine !

Ring arrive vivement par le fond. Tous les membres de la congrégation vont au-devant de lui et l'entourent.

MORTON.

Eh bien ? milord, quelle nouvelle?

RING.

La flottille royale est entrée tout à l'heure dans le port de Leith. La fille de Jacques V est maintenant en Écosse.

RUTHWEN.

Nous l'attendrons. Ah ! elle a osé venir ? Tant mieux !... j'avais peur que sa chère sœur Élisabeth ne la happât au passage comme fait l'araignée d'une mouche. Marie Stuart a pu arriver saine et sauve jusqu'ici, c'est bien, nous la garderons.

RING, à demi-voix.

Vous n'avez rien négligé pour exécuter les ordres de sir Darnley et de lord Maxwell ?

RUTHWEN, de même.

Rien. Tous les membres de la congrégation et moi avons préparé les esprits ; le peuple est maintenant pour nous ! Il criera ce que nous voudrons qu'il crie !...

RING.

Vous croyez ?

RUTHWEN.

Tenez, jugez-en !... (Montant sur la borne et parlant à la foule.) Artisans et bourgeois, écoutez : voici nouvelles qui vous intéressent. (Tous se rapprochent.) L'instant est venu de manifester votre volonté suprême et de montrer que vous êtes les maîtres.

TOUS.

Oui, oui !

RUTHWEN.

Bourgeois et artisans, Marie Stuart, la Catholique, vient de mettre le pied sur la terre d'Écosse. Veillez, ou avant peu, grâce à la reine et à ceux qui la servent, la religion réformée pour laquelle vous avez juré de vivre et de mourir,

sera étouffée, anéantie !... et peut-être pour toujours !... Est-ce là ce que vous voulez ?

LA FOULE, au milieu de laquelle serpentent en l'excitant les membres de la congrégation.

Non, non.

RUTHWEN.

Votre ennemie s'approche, escortée des gentilshommes descendus de leurs montagnes pour saluer la fille de Jacques V. Elle sera ici tout à l'heure. Êtes-vous prêts à lui déclarer que pour conserver sa couronne, il lui faut aujourd'hui sacrifier Rome à Genève ?

LE PEUPLE.

Oui ! oui ! vive la réforme !

RUTHWEN, à Ring.

Vous voyez qu'ils sont à nous.

LINDSAY, à Ruthwen.

Mais toute l'Écosse n'est pas ici, milord. Et qui vous dit que toute l'Écosse est contre la reine ?

RUTHWEN.

Si nous sommes en minorité, la reine Élisabeth nous prêtera son appui.

LINDSAY, se récriant.

Eh quoi ? après avoir chassé les armées du roi de France, amener ici les soldats de l'Angleterre ? mais ce serait une honte !

LE PEUPLE.

Oui, oui.

LINDSAY.

Servons la religion, mais ne desservons pas la patrie !... et n'oublions pas que le trône de Marie Stuart ne s'écroulera qu'au prix d'une guerre civile.

RUTHWEN.

Qui veut la fin veut les moyens.

LINDSAY, *avec force.*

Non pas ceux que l'honneur réprouve !... Je veux bien verser mon sang pour ma foi, non répandre celui des autres.

LE PEUPLE, *entraîné.*

Vive Lindsay ! vive notre seigneur !...

SCÈNE II

LES MÊMES, MAXWELL.

MAXWELL, *tendant la main à Lindsay.*

Bien parlé, milord ! et nous serions des premiers à réprimer toutes les violences ! Elles seraient inutiles, d'ailleurs, car nous avons tout lieu de croire que la reine Marie Stuart abjurera d'elle-même et avant peu pour soutenir notre sainte cause.

TOUS.

Vive lord Maxwell !...

MAXWELL, *après avoir salué le peuple, bas à Ruthwen.*

Milord, il y a des alliés... gênants qu'on ne doit pas attaquer en face. Lindsay est un bavard, et les bavards ont l'oreille des foules. Laissez-le donc parler et agissons ; écoutez-moi. Sir Henri Darnley est déjà à Holy-Rood ; je vais l'y rejoindre, car je dois être à ses côtés pour recevoir la reine en son palais... (*Avec intention.*) si, par bonheur elle y arrive... (*Après un temps.*) Vous m'avez compris ?

RUTHWEN, lui montrant la Bible dissimulée sous son manteau.

Milord, voici la pierre qui doit entraver sa marche.

MAXWELL, souriant.

La Bible ? C'est bien. Au revoir. (Il s'éloigne. — Les membres de la congrégation lui font cortége.) Vive la réforme ! vive Calvin !

RING, aux bourgeois qui se taisent.

Mais criez donc.

LES BOURGEOIS.

Vive Calvin !

SCÈNE III

LES MÊMES, moins MAXWELL.

UN BOURGEOIS, criant le dernier.

Vive Calvin !

UNE BOURGEOISE.

Pourquoi cries-tu ça ?

LE BOURGEOIS.

Pour faire comme les autres.

Fanfares au loin.

RING.

Écoutez ces fanfares !... c'est la reine Marie qui rentre en son royaume. Vous savez de quel cri vous devez l'accueillir ?

TOUS.

A bas la reine !...

LE BOURGEOIS, de même.

A bas la...

La bourgeoise lui ferme la bouche.

LA BOURGEOISE.

J'ai peur de ce qui va se passer ; allons-nous en.

LE BOURGEOIS.

Non, je veux voir.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Moi aussi.

AUTRES.

Moi aussi.

Tous se placent le plus commodément possible.

LA BOURGEOISE, à son mari.

Viens donc, te dis-je. Quand tu auras attrapé quelques horions ? Tu n'es pas contre la reine.

LE BOURGEOIS.

Non, je veux voir, voilà tout. Édimbourg n'est pas si gai !... et quand on peut s'amuser une fois par hasard... sans qu'il en coûte rien...

Un grand mouvement se produit.

RING, au peuple.

Voilà le cortége ! il ne faut pas qu'il entre dans Holy-Rood.

LE PEUPLE.

Non, non. (Cris dans le fond.) Vive la reine ! (Cris sur la place.) Vive la réforme ! vive Calvin !

LE BOURGEOIS, enchanté.

Ça commence bien...

LA BOURGEOISE.

Attends un peu, imbécile, tu vas voir comment ça va finir.

RING, criant.

Empêchons la reine de passer !

TOUS.

Oui, oui.

Grande bousculade, le bourgeois est jeté à terre et foulé aux pieds.

LE BOURGEOIS, criant.

A moi ! à l'aide ! (Il se dégage. — A sa femme.) Ils ont failli m'écraser.

LA BOURGEOISE.

Dame, tu veux voir !...

LE BOURGEOIS, monté sur une borne.

Ah ! je respire !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA REINE, STELLA, en litière, HUNTLEY, ATHOL, de chaque côté, devant et derrière les lords des montagnes. Le cortége s'avance venant de la gauche.

RING, criant.

Arrêtez !

LA FOULE.

Arrêtez !... arrêtez !...

HUNTLEY, aux archers.

Faites avancer.

LA FOULE.

Nous voulons voir la reine.

Tumulte, bousculade.

LE BOURGEOIS, ravi.

Que j'ai donc bien fait de rester ! (Recevant une pierre lancée par un enfant.) Aïe... une pierre !

LA BOURGEOISE.

Eh bien?... es-tu content?

LE BOURGEOIS, la main sur un de ses yeux.

Oui, je puis voir encore d'un œil.

Il reste, on rit autour de lui.

LE PEUPLE.

Nous voulons voir la reine, qu'elle se montre!...

HUNTLEY, à la foule qui arrête la marche du cortége.

Si vous avez des suppliques à adresser à Sa Majesté, elle les recevra dans son palais d'Holy-Rood.

RING.

Holy-Rood est à nous!...

LE PEUPLE.

Oui! oui!

HUNTLEY.

Archers! qu'on déblaie la route.

Des pierres volent de tous côtés.

LES MEMBRES DE LA CONGRÉGATION.

Qu'elle abjure! qu'elle abjure!

Les vitres de la litière volent en éclats. La reine descend suivie de Stella

LA REINE, au peuple.

Vous voulez me parler? me voici.

Mouvement.

HUNTLEY.

N'avancez pas, madame!

LA REINE, l'écartant.

Laissez, milord. (Au peuple.) Que me veut-on? j'écoute. (A Huntley.) Milord, quels sont ces hommes?

HUNTLEY.

Ring, Ruthwen, Morton! des fils de gentilshommes, plus rebelles aujourd'hui que ceux qui vous outragent.

LA REINE.

Chapeaux bas, messieurs! si ce n'est pas devant la reine, que ce soit devant le malheur... Chapeaux bas!

MORTON.

Nous ne saurions reconnaître votre pouvoir, madame!

RUTHWEN.

Catholique, vous ne pouvez être notre reine.

TOUS.

Hurrah! vive Calvin!

RUTHWEN.

Vous entendez, madame. Le moment est solennel, car il y va d'une couronne! (Lui présentant la Bible.) Voici la nouvelle bible écossaise, étendez votre main droite sur elle!... renoncez à l'erreur et reconnaissez la vérité...

LA REINE, avec force.

Vous me demandez de renoncer à ma foi?... Sachez, milord, que si l'échafaud était dressé pour moi sur cette place, j'aimerais mieux courber ma tête sur le billot que d'adopter une croyance qui n'est pas la mienne.

RING.

Prenez garde, madame.

LA REINE.

Prenez ma vie, vous n'aurez pas mon âme.

RUTHWEN, à Ring.

Le moment est venu. Secondez-moi. (Criant.) A bas la reine!

LES MEMBRES DE LA CONGRÉGATION, excitant la foule.

A bas!... à bas!...

La foule se précipite sur Athol, Huntley et les autres gentilshommes. On les terrasse. — La reine éperdue est dans les bras de Stella tremblante comme elle.

STELLA.

Oh! qui donc nous sauvera!

ARTABAN, au dehors.

A la reine, messieurs, à la reine!...

STELLA.

Le chevalier!

Les Français font irruption dans la foule. — Bataille. Stella s'élance dans les bras d'Artaban.

SCÈNE V

LES MÊMES, ARTABAN, CHATELARD,

GENTILSHOMMES FRANÇAIS.

LA REINE.

Châtelard!...

CHATELARD.

Nous mourrons pour vous, madame.

ARTABAN, à Stella.

Je vous protégerai; je vous aime.

STELLA, avec un cri en lui désignant la reine.

Sauvez la reine et je vous aimerai.

ARTABAN, avec joie.

Marché fait, madame. (A l'un des gentilshommes.) Monsieur de Mauvoisin, deux cents gentilshommes à chaque rue, trois cents à chaque carrefour, les autres attendront mes ordres.

Le gentilhomme s'élance au dehors.

STELLA, bas.

Êtes-vous si nombreux?

ARTABAN, de même en lui baisant la main.

Nous ne sommes pas cinquante. (Élevant son épée.) Vive la reine d'Écosse!

LE BOURGEOIS.

C'est toute une armée... quel carnage!

LES DEUX AUTRES BOURGEOIS.

Fuyons!...

ARTABAN, bas à Châtelard.

Hâtons-nous, les flots sont changeants. (Saluant la reine.) Majesté, entrez l'âme tranquille dans votre palais.

RING, avec un cri de rage.

Elle n'y entrera pas.

Un coup de feu a retenti. Châtelard, qui a couvert la reine de son corps, porte la main à sa poitrine.

LA REINE, à Châtelard.

Vous êtes blessé?

La reine chancelle et s'appuie sur Stella. — Les seigneurs français vont s'élancer sur Ring.

ARTABAN, se plaçant devant eux.

Arrêtez! le vrai peuple condamne les assassins, et il va faire justice!

Un revirement s'opère instantanément, et la foule se tourne furieuse contre Ring.

LA FOULE.

A mort! à mort, l'assassin!...

Ring disparait dans les flots du populaire.

RUTHWEN, à part, avec rage.

Cet homme est le démon.

LA REINE, émue.

Appuyez-vous sur votre reine, monsieur.

ARTABAN.

Entrez à Holy-Rood, madame, sous la protection de vos fidèles épées.

Les seigneurs français font la haie. La reine s'éloigne sous un dôme d'épées.

RUTHWEN, *bas aux puritains.*

Ce sol qu'ils ont osé fouler, il les recouvrira.

LA FOULE.

Hurrah pour la reine !

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Une fête à Holy-Rood. — Vastes galeries resplendissantes de lumières.

SCÈNE PREMIÈRE

RUTHWEN, LINDSAY, GENTILSHOMMES ÉCOSSAIS, ARTABAN, CHATELARD, GENTILSHOMMES FRANÇAIS, puis LA REINE, STELLA, LORD HUNTLEY.

RUTHWEN, à voix basse aux autres.

Que dites-vous, milords, de cette reine frivole qui, en si peu de temps, de notre Écosse puritaine a su faire une Écosse ausi dissolue que la France? Décidément, ici comme là-bas, ce sont les favoris qui gouvernent.

LINDSAY.

De la prudence, milord! ce n'est ni le temps, ni le lieu de parler de nos griefs ou de nos espérances, car nous comptons en ce palais autant d'ennemis qu'il y a d'amis de la reine. C'est elle... silence!...

7.

UN PAGE, annonçant.

La reine.

Entrée de la reine. — La haie se forme sur son passage.

MARIE, à Huntley.

Milord duc ! C'est un jour heureux pour nous que celui qui réunit autour de notre trône notre vieille et fidèle noblesse écossaise. (Elle lui donne sa main à baiser, et fait quelques pas encore, s'arrêtant de nouveau et à Artaban en souriant.) Chevalier de Puycerdac !... pour la façon toute splendide dont vous avez ordonné cette fête, nous vous nommons, à dater de ce jour, grand magicien du palais.

ARTABAN, s'inclinant.

Majesté !

TOUS LES FRANÇAIS, élevant leurs chapeaux.

Vive la reine !

MARIE, qui a aperçu Châtelard à l'entrée de la galerie.

Il est venu ! Il est sauvé !

STELLA.

Prenez garde, Majesté ! on vous voit !

Elles passent.

TOUS.

Vive la reine !

La reine sort.

CHATEAUNEUF, à Artaban.

Nos compliments, chevalier, vous voilà bien en cour, à ce que je puis voir.

MAUVOISIN.

Oh ! M. de Puycerdac a tous les bonheurs !

MONTGIRON.

C'est la vérité !... La nuit dernière, ne nous a-t-il pas

tous ruinés au pharaon ?... Chevalier... qu'avez-vous fait de tout cet argent-là ?

ARTABAN, avec le plus grand sérieux.

Je l'ai donné à mon valet. (Tous riant. — A part.) Ils ne me croient pas. Naturellement!... je dis la vérité! (Les gentilshommes français remontent, la reine a disparu. Châtelard porte la main à son cœur. Artaban court à lui.) Je vous l'avais bien dit, que vous étiez trop faible encore.

CHATELARD.

Il a suffi de son regard pour me donner des forces nouvelles.

ARTABAN, souriant.

C'est égal, appuyez-vous sur mon bras. Ah! mon cher enfant, je donnerais ces cinq doigts-là pour ne vous avoir point attiré dans ce traîtreux pays qu'on appelle l'Écosse...

CHATELARD.

Et pourquoi ?

ARTABAN.

Eh! mordioux, parce que, dans ce maudit pays, on ne voit même pas clair! et l'on est toujours à se demander si, derrière ses brouillards, c'est le soleil qui se cache ou si c'est l'échafaud! (Lui saisissant la main.) Ah! Châtelard!... Combien sont morts déjà de l'amour d'une reine!

CHATELARD, avec élan.

Crois-tu donc qu'elle m'aime?...

ARTABAN, découragé.

Pauvre saint Artaban ! Tu prêches dans le désert!...

CHATELARD, avec passion.

Tu crois qu'elle m'aime, et tu veux me faire partir? Est-ce que toi, tu aurais la force d'oublier cette autre enchanteresse dont le cœur a battu si près du tien dans cette nuit

d'émeute; celle qui, de sa voix émue et tremblante, a murmuré à ton oreille : Sauvez la reine et je vous aimerai !... Réponds ! aurais-tu le courage de la quitter ?

ARTABAN, avec un cri.

Je me ferais plutôt couper en quatre !

CHATELARD.

Ah ! tu vois bien !

ARTABAN.

Mais moi, c'est différent !... Je suis un enfant perdu, un aventurier de l'amour ! Ma vie n'est utile à personne.

CHATELARD.

Frère, sans Marie, ma vie me serait inutile à moi-même !

ARTABAN, entraîné.

Alors, tu as raison !... Il n'y a de sage que la folie, il n'y a de vrai que l'amour, et si la mort doit en être l'enjeu... eh bien ! qu'importe ?... aimons et mourons !...

CHATELARD.

Ah ! je te retrouve !

ARTABAN, calmé tout à coup.

Oui, mais moi je te perds peut-être !

Stella a paru au fond depuis un instant.

SCÈNE II

ARTABAN, CHATELARD, STELLA.

Stella, qui semblait hésiter à s'approcher des jeunes gens, prend son parti et entre.

STELLA.

Ah ! ma foi ! tant pis... Au risque de faire jaser la puri-

taine Écosse, je prendrai moi-même ce soir des nouvelles de M. le comte de Châtelard.

CHATELARD, lui baisant la main.

Voulez-vous, madame, que je vous dise le nom de l'Esculape qui, en moins de dix jours, m'a mis à même de vous saluer ce soir?

STELLA.

Certes; et je vous promets même de le prendre pour mon médecin ordinaire.

CHATELARD.

Il se nomme le chevalier de Puycerdac.

STELLA, jouant la confusion.

Ah!

CHATELARD

Oui, madame, notre ami a fait plus pour ma guérison que le médecin lui-même.

STELLA.

Ce que vous me dites là, monsieur le comte, ne m'étonne nullement. Nous savons, et depuis longtemps, que le chevalier de Puycerdac est capable de tous les dévoûments.

ARTABAN.

De tous, je ne saurais en répondre, mais... ce dont je répondrais, c'est que, lorsque j'ai fait une promesse, je suis capable de la tenir à tout prix.

STELLA.

C'est une grande qualité.

ARTABAN, à demi-voix.

La possédez-vous?

STELLA, baissant les yeux.

Je l'ignore, n'ayant jamais rien promis...

ARTABAN, bas à Châtelard.

C'est toi !... c'est vous qui la gênez !...

CHATELARD, riant.

Ne te reprends donc pas...

Il salue et s'éloigne.

SCÈNE III

ARTABAN, STELLA.

ARTABAN, timidement.

Vous n'avez jamais rien promis, disiez-vous?... en êtes-vous bien sûr?... et dois-je aider votre mémoire?...

STELLA, vivement.

Non... C'est inutile... (Timidement.) Je crois que je me souviens...

Elle lui tend la main.

ARTABAN.

Madame ! (Après un temps.) Ah !... je sais bien à propos de quoi je serais heureux de vous voir manquer de mémoire.

STELLA, avec force.

Chevalier, jamais je n'épouserai lord Maxwell.

ARTABAN.

Ah ! merci !

STELLA.

Les choses sont bien changées aujourd'hui... Lorsque la reine Catherine conçut le projet de ce mariage, j'avais accepté le grand seigneur écossais parce que sa position près de la reine me donnait l'assurance que je ne serais jamais séparée de celle que j'adorais... Mais un jour, l'orage menace

cette tête si chère, et entre cet orage et ma reine bien-aimée, au lieu de celui que j'avais accepté, parce que j'avais cru trouver en lui un protecteur dévoué pour elle, j'en rencontre un autre!... L'émeute nous attendait ici, il y arrive!... Nous étions perdues!... il nous sauve! (S'animant.) Après cela, je ne pouvais plus aimer lord Maxwell, mordieux!... (S'arrêtant honteuse.) Ah! mon Dieu!... voilà que je gasconne aussi!...

ARTABAN.

N'en prenez pas l'habitude! Le jour où vous me diriez que mon amour a fini par toucher votre cœur... je ne serais pas tranquille!

STELLA.

Une certitude vous rendrait-elle donc si heureux?

ARTABAN.

Ah! madame! si heureux que, par reconnaissance, j'irais tout droit là-haut remercier les saints du Paradis.

STELLA, souriant.

Eh bien, allez!... la route est ouverte!...

ARTABAN.

Vous m'aimez?... Est-ce possible?

STELLA.

Comment ne vous aimerais-je pas un peu, vous qui, pour nous, avez quitté votre beau pays de France, où le prestige attaché à votre fortune, à votre naissance, vous permettait de prétendre aux positions les plus brillantes...

ARTABAN, déjà très-embarrassé, lui offrant le bras.

Ne désirez-vous pas rentrer dans le bal?

STELLA, sur le même ton et continuant.

Savez-vous, chevalier, où s'envolent parfois mes pensées?... Vers cette patrie de la rêverie qui s'appelle la Gascogne; au

milieu de ces coteaux verdoyants où s'élève, majestueux et superbe, l'antique manoir de Puycerdac que vous nous dépeigniez si bien l'autre soir à la veillée de la reine... avec ses douzes tourelles brunies par les siècles, et surmontées de girouettes... en argent massif, je crois?...

ARTABAN, de plus en plus embarrassé.

Mon Dieu!... vous savez?... je répétais la tradition.

STELLA.

Je pense à ces vassaux dont vous nous vantiez le dévoûment et la fidélité, et qui doivent être à cette heure si tristes de votre absence.

ARTABAN, même jeu.

Oh! ils s'occupent...

STELLA.

Oui, de vos chevaux, de vos champs, de vos meutes... Combien avez-vous de chiens dans chacune?... (Elle le regarde bien en face.) Vous ne répondez pas? Vous voilà devenu tout soucieux!... presque triste... Chevalier, qu'avez-vous?

ARTABAN, éclatant, moitié comique et moitié désespéré.

Je n'ai rien du tout.

STELLA.

Que voulez-vous dire?

ARTABAN.

Que si c'était au suzerain riche et puissant que vous daigniez sourire tout à l'heure...

STELLA.

N'avez-vous donc pas de château?

ARTABAN.

Pardon, mais...

STELLA.

Mais...

ARTABAN, honteux.

Il est en ruines!...

STELLA, contenant sa gaîté.

Les tourelles?

ARTABAN.

Elles gisent sur le sol; mais dans la mousse, ça fait très-bien.

STELLA.

Mais vos vassaux? Combien avez-vous de vassaux?

ARTABAN.

Deux...

STELLA.

Deux?...

ARTABAN.

Qui vous eussent aimée comme quatre! c'est comme mon pauvre Rustaud...

STELLA.

Qu'est-ce que Rustaud?...

ARTABAN, honteux.

C'est ma meute.

STELLA.

Mais, alors, chevalier, vous m'avez trompée!

ARTABAN.

Oui... comme les autres... mais vous ne m'aviez pas dit encore que vous m'aimiez... maintenant, je ne peux plus vous mentir, et je vous dis tout...

STELLA, avec une gentille menace.

Ah! si vous aviez menti encore!...

ARTABAN.

Plus jamais!... Je vous adore! Oui, je suis pauvre, oui, je suis gueux! Mais, aimé de vous!... vous verrez de quoi je suis capable!... mon amour accomplira des miracles! et si, pour votre chevelure brune, vous voulez par hasard une couronne faite d'étoiles, j'irai au firmament cueillir les plus brillantes!...

STELLA, lui donnant un coup d'éventail.

Incorrigible!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA REINE, puis peu après CHATELARD, MARIE, STELLA.

STELLA.

Votre Majesté a besoin de moi?

MARIE.

J'ai toujours besoin de sentir battre à mes côtés les cœurs qui me sont sympathiques. (A Artaban.) Savez-vous bien, chevalier, (Enveloppant du même regard Artaban, Stella et Châtelard qui vient de paraître.) qu'en vous trouvant ainsi tous réunis, je puis encore me croire dans mon beau Louvre tant regretté... où l'ambassadeur de Gascogne se faisait présenter un jour à la reine Marie.

ARTABAN.

Pour avoir la possibilité de présenter à son tour à sa gracieuse souveraine le comte de Châtelard, le plus dévoué de ses serviteurs. (Suppliant.) Madame...

Présentant Châtelard.

LA REINE.

Comme au Louvre. (Mouvement de Châtelard. Artaban s'incline profondément et s'éloigne avec Stella.) Approchez. (A demi-voix.) Vous avez donné bien de l'inquiétude à vos amis, l'avez-vous su?

CHATELARD.

Oui, madame.

LA REINE.

Savez-vous bien aussi qu'une certaine nuit on se disait tout bas que vous alliez mourir.

CHATELARD.

C'est cette nuit-là sans doute qu'une vision céleste m'apparut.

LA REINE, troublée.

Une vision?

CHATELARD.

Oui, madame!... Devant mes yeux agrandis par la fièvre une ombre gracieuse passa tout à coup... un souffle pur effleura mon front comme eût fait un baiser et... chose étrange! l'ombre vous ressemblait.

LA REINE, vivement.

C'était un rêve!... un rêve de malade!...

CHATELARD.

Sans doute, et cependant... de ce rêve divin un souvenir palpable m'est resté... cette médaille!... tombée, (Appuyant.) je dois le croire, du ciel sur ma poitrine...

Il porte la médaille à ses lèvres.

LA REINE, vivement et avec un grand trouble.

Imprudent!...

CHATELARD.

Pourquoi?

LA REINE, se remettant.

Mais... vous oubliez donc que nous sommes dans un pays où l'on persécute les catholiques.

CHATELARD.

Et les reines!... (Avec chaleur.) Ah! que ne puis-je prendre pour moi seul votre part de soucis et de douleurs en ce monde!

LA REINE.

Je sais que je puis compter sur votre dévoûment, sur votre amitié!

CHATELARD.

Hélas! il ne saurait m'être permis de vous en donner des preuves. Je ne pourrais même pas vous avertir d'un danger, car on vous observe sans cesse... Au milieu de ce bruit, de cette foule qui vous entoure, toute communion d'idées est impossible; ah! si chaque jour vous pouviez dérober seulement quelques minutes à ce monde indifférent ou hostile!... (Perdant la tête et avec passion.) Oh! vous voir une heure seule, toute seule!...

LA REINE, avec effroi.

C'est impossible!

CHATELARD, changeant de ton tout à coup et d'une voix brisée par l'émotion, mais affectant l'indifférence.

Je ne sais, madame, si vous avez remarqué comme moi que les environs du palais, si remplis d'uniformes pendant le jour, sont, quand vient la nuit, complétement déserts. (Appuyant.) Et c'est justement du côté des jardins sur lesquels donnent les fenêtres de l'appartement royal.

LA REINE, émue.

J'ignorais...

CHATELARD.

Oh! j'ai pu, moi, vérifier le fait. (Avec passion.) La nuit dernière encore j'ai passé deux heures entières...

LA REINE, effrayée.

Vous?

CHATELARD.

Les yeux fixés sur vos rideaux, cherchant votre ombre!

LA REINE.

Mais je vous défends à l'avenir... on pourrait vous voir... (Très-agitée.) Ne venez pas!... (Se reprenant.) ne venez plus!... Encore une fois je vous défends!... Je vous supplie!...

En ce moment paraît Darnley, suivi des gentilshommes écossais.

DARNLEY, qui s'est approché.

Pardon, madame, mais des nouvelles de la plus haute importance nous font un devoir de réclamer de Sa Majesté la reine un moment d'entretien.

LA REINE, après un mouvement d'impatience réprimé aussitôt.

La reine est à vous, milord.

Elle fait un signe d'adieu à Châtelard.

CHATELARD, en sortant.

Ah! mon Dieu! que je l'aime!

Les portières retombent.

SCÈNE V

LA REINE, DARNLEY, MAXWELL, LINDSAY, RUTHWEN, SEIGNEURS ÉCOSSAIS.

LA REINE.

Je vous écoute, milords, mais soyez brefs, je vous prie.

MAXWELL, s'inclinant.

J'irai droit au but. Vous avez, madame, déclaré la guerre à l'Angleterre un peu légèrement, peut-être... (Mouvement de la reine.) et sans vous être demandé si les subsides que vous pouviez espérer de la France ne vous manqueraient pas au moment du danger.

LA REINE, avec anxiété.

Eh bien?

MAXWELL.

Madame, ce pli contient le refus formel de la reine Catherine à ce sujet, refus ratifié par Sa Majesté Charles IX.

Il donne le pli à la reine qui lit avec avidité.

LA REINE, vivement.

Eh bien! milord, nous aurons recours aux mesures extrêmes, nous proclamerons l'Écosse en danger; le patriotisme de notre peuple et la vaillance de notre armée répondront bien vite à notre cri d'alarme.

MAXWELL, hypocritement.

Vous me rendriez l'espoir, madame, si par malheur il ne venait pas de m'être démontré que nos troupes manquent absolument de tout ce qui est indispensable pour une entrée en campagne.

LA REINE.

Eh bien! milord, puisez dans le trésor public!

MAXWELL.

Hélas! il est à sec!

LA REINE.

Alors, levez des impôts!

MAXWELL.

En ce moment, ils exaspéreraient le peuple.

LA REINE.

Et c'est aujourd'hui seulement que vous me dites cela?...

MAXWELL.

Majesté... nous attendions... nous espérions...

LA REINE, indignée.

Vous espériez?... Et depuis quand des hommes d'État jouent-ils l'avenir et la vie de tout un peuple sur une espérance? Ainsi, c'est sur des éventualités que vous m'avez laissée m'engager... que vous m'avez poussée dans cette voie fatale. (Avec des larmes.) Je ne suis qu'une femme, moi, presque une enfant!... Je devais donc compter sur votre loyauté! sur votre sagesse à vous tous pour me conseiller, pour me diriger... et vous m'avez abandonnée à moi-même. (Avec force.) Milords, vous avez mal agi!

MAXWELL.

Madame...

LA REINE.

Vous m'avez laissée glisser jusqu'au bord de l'abîme, j'espère que, du moins, vous m'empêcherez d'y tomber.

MAXWELL.

Oui, madame. Un mot que vous venez de prononcer m'a tracé la route que Votre Majesté et nous devons suivre.

LA REINE.

Parlez.

MAXWELL.

Vous êtes une femme, presque une enfant, avez-vous dit? Et c'est vrai! Et il ne suffit pas, en effet, de la main gantée d'une femme pour tenir un sceptre affaibli par tant de secousses; il vous faut un bras plus fort pour y appuyer le vôtre!... Prenez donc un soutien, madame, à qui incomberont tous les périls et toutes les responsabilités!... Donnez un roi à l'Écosse!

LA REINE, amèrement.

Ah! je comprends! Il s'agit encore de me marier, n'est-ce pas?

MAXWELL.

Oui, madame.

LA REINE.

Et qui me proposez-vous?

MAXWELL.

Lord Darnley, le cousin de Votre Majesté.

LA REINE, à part.

Encore! Toujours!

Elle s'éloigne instinctivement de Darnley.

MAXWELL.

Lord Darnley est l'idole de votre peuple; les puissances de l'Europe vous sauront gré de ce choix. Et croyez-moi, madame, si elles hésitent à jeter ouvertement dans la balance le fer de leurs épées, elles n'hésiteront pas du moins à y jeter l'or de leurs coffres.

LA REINE, vivement.

De l'or? de l'or peut donc tout sauver? (Avec joie.) Oh! mais s'il ne s'agit que de cela, je vous en donnerai. Prenez mes biens, je vous les abandonne! Notre noblesse est riche, elle les achètera!... On fondra mes vaisselles d'argent, on fondra mes bijoux... On fondra mes couronnes... Et tenez... tenez... ces diamants!... ils me brûlent à cette heure!... (Les arrachant et les leur jetant.) Prenez-les aussi!... mais laissez-moi ma liberté!... mais laissez-moi mon cœur. Ces biens-là je les garde!...

Elle sort rapidement.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LA REINE.

LINDSAY, avec rage.

Battus! battus toujours!

RUTHWEN.

De folles bravades! Voilà ce que cette reine vient nous jeter au visage! C'en est trop.

Ils se parlent entre eux.

MAXWELL, à Darnley, bas.

Allons, décidément, la reine est amoureuse du poëte!

DARNLEY.

Oui. J'en ai la preuve et je vais vous la donner.

Il l'entraîne à l'écart et s'entretient avec lui à voix basse.

RUTHWEN, aux autres.

Oui, milords, ce qui rend la reine si rebelle, si arrogante, c'est la présence ici de cette poignée de Français. Ne serait-il pas bien temps de nous faire justice nous-mêmes... et dans toute la rigueur du mot?...

MAXWELL, qui est redescendu.

Un assassinat!... Vous n'y pensez pas, milords. D'ailleurs, cette poignée de fous n'est point un danger, (Appuyant.) au contraire.

RUTHWEN.

Comment?

MAXWELL.

Si mon espoir se réalise, et il se réalisera bientôt, vous

aurez, non pas à signer au mariage de la reine Marie Stuart avec son cousin lord Darnley, mais à proclamer lord Darnley lui-même souverain légitime après avoir prononcé la déchéance de la reine d'Écosse.

Grand mouvement.

RUTHWEN.

Vous feriez cela, milord?

MAXWELL.

Moi? non... La fatalité!... (Grand mouvement. — A Darnley.) Ne me direz-vous rien, milord?

DARNLEY, souriant.

Si!... un mot qui est tout en politique. (Souriant.) Réussissez...

Il s'éloigne.

MAXWELL, étonné, à part.

Il pense!... (Après un temps.) Je me méfierai de lui!...

DARNLEY.

Milords, un plus long entretien pourrait éveiller les soupçons... (Avec un cri contenu.) Ah! je ne me trompe pas!

MAXWELL.

Qu'avez-vous?

DARNLEY, à demi-voix.

Il y a quelqu'un là, derrière cette draperie. On nous écoutait.

RUTHWEN.

Malheur à l'imprudent!... S'il n'est pas sourd il sera muet!

Il s'élance et soulève la draperie. — Tous ont porté instinctivement la main à leurs épées. — Stella paraît.

SCÈNE VII

LES MÊMES, STELLA.

DARNLEY, à part.

La fiancée de Maxwell!

RUTHWEN, aux autres.

L'amie de la reine.

Mouvement d'effroi.

DARNLEY, dominant les Écossais du regard et à Stella, d'une voix sombre.

Vous êtes curieuse, signora, mais songez-y... La première femme a perdu l'humanité pour avoir voulu savoir ce qu'il lui était défendu de connaître...

STELLA.

Je ne venais pas ici pour surprendre vos secrets d'État, mais simplement pour savoir si lord Maxwell était encore parmi vous.

MAXWELL.

Vous avez à me parler, madame?

Stella s'incline.

DARNLEY.

Nous vous laissons, milord, à votre heureuse fortune. Venez, messieurs.

Salut. — Tous s'éloignent.

MAXWELL, s'inclinant.

Madame...

STELLA.

Milord, le moment est venu pour moi de faire appel à votre conscience et à votre loyauté.

MAXWELL.

Ah! madame, quel début solennel!

STELLA.

Ne riez pas, milord, il y va du bonheur de ma vie!

MAXWELL.

Ne jouons pas sur les mots. Vous voulez me reprendre votre parole. Et ce trésor dont vous me dépouillez, madame, vous allez, n'est-ce pas, en enrichir cet aventurier, le chevalier de Gascogne?

STELLA.

Le chevalier du dévoûment et de l'honneur, milord!

MAXWELL, avec un mauvais sourire.

Je m'explique maintenant ses regards de défi et ses airs insolents!... Vos paroles amoureuses résonnaient encore à ses oreilles, sans doute? Eh bien! aujourd'hui, tout à l'heure, je prétends que ses oreilles entendent une autre musique. Écoutez-moi bien, madame. Cette fête ne sera pas terminée que vous l'aurez renié devant tous.

STELLA, le regardant en face.

Vous devenez fou, milord...

MAXWELL.

Non, madame, je le veux! Et vous m'obéirez parce que je tiens non-seulement la vie de votre amant entre mes mains, mais aussi l'honneur de votre reine.

STELLA.

L'honneur de... Ah! vous me faites rire...

MAXWELL.

Écoutez-moi, nous verrons bien si vous rirez toujours. Un soir, il y a cinq jours de cela, deux femmes, le visage couvert de voiles épais, sortaient furtivement du palais d'Holy-Rood.

STELLA, à part.

Mon Dieu!

MAXWELL.

Toutes deux marchaient d'un pas craintif à travers les rues de la ville, cherchant anxieusement la maison où elles devaient s'arrêter.

STELLA, à part.

On nous avait suivies...

MAXWELL.

Arrivées là, elles frappaient à une porte qui, l'instant d'après, se refermait sur une Majesté royale.

STELLA, à part.

Nous sommes perdues.

MAXWELL.

Une Majesté royale qui allait voir son amant...

STELLA, avec un cri.

Vous mentez, monsieur! Il n'y avait là qu'une chrétienne qui portait une dernière consolation à un homme qui allait mourir!

MAXWELL.

Qui le croira?... Le comte de Châtelard est parfaitement guéri à cette heure, et son amour pour Marie Stuart n'est un mystère pour personne. Et le peuple pourra se demander avec raison si la femme qui a amené sur lui le fléau de la guerre a le droit de gorger d'amour les aventuriers qu'elle a ramenés de France.

STELLA.

Vous êtes un infâme!... vous voulez perdre votre reine.

MAXWELL.

Oui! et tous les Français avec elle!

STELLA.

A moins qu'auparavant celle dont vous voulez exploiter la faiblesse et l'épouvante, traître et lâche que vous êtes, ne vous ait démasqué à la face de tous !

MAXWELL, glacial.

Eh bien ! faites donc cela ! faites-le... à l'instant même... si vous êtes curieuse de voir, au premier mot qui tombera de vos lèvres, dix poignards se lever sur chaque tête de nos ennemis...

STELLA, tressaillant.

La mort !

MAXWELL, continuant et s'animant par degrés.

C'est vous qui menacez, imprudente?... c'est vous qui doutez encore du pouvoir dont je dispose, vous qui avez vu à votre entrée en Écosse la révolte populaire rouler par mon ordre ses vagues menaçantes dans les rues d'Édimbourg.

STELLA, reculant sous son regard.

Satan !...

MAXWELL, hors de lui.

Oui, Satan le déchu... l'implacable !...

STELLA, éperdue, se jetant à ses genoux.

Grâce ! grâce pour eux... pour lui...

MAXWELL, la relevant.

On vient... appuyez-vous sur mon bras, madame ! obéissez... je le veux... je le veux !...

En ce moment Artaban paraît entouré des seigneurs français.

STELLA, avec désespoir.

Lui !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ARTABAN, CHATEAUNEUF, MAUVOISIN, MONTGIRON, GENTILSHOMMES FRANÇAIS.

ARTABAN, entrant d'abord sans voir Maxwell et Stella.

Le ciel m'est témoin, messieurs, que vous m'avez arraché mon secret.

CHATEAUNEUF.

Nous ne l'avons pas arraché, chevalier, mais surpris.

En ce moment Artaban aperçoit Stella appuyée au bras de Maxwell.

ARTABAN, avec un cri étouffé.

Stella! au bras de cet homme!

Mouvement d'étonnement de Châteauneuf et des autres, dont les regards semblent interroger Artaban.

MAXWELL.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter la future lady Maxwell!

Mouvement.

ARTABAN, à part.

Elle ne le dément pas!

MAXWELL, aux gentilshommes.

Je lis l'étonnement dans vos regards, messieurs; ce mariage a tant tardé en effet... mais enfin, madame, me prenant en pitié, vient d'en fixer elle-même l'époque. (A Stella d'un ton singulier.) N'est-il pas vrai, madame?

Stella, se soutenant à peine, s'incline sans répondre.

MONTGIRON.

Que disait donc le chevalier?

MAXWELL.

Chère Stella, la reine doit honorer le divertissement de sa présence... Permettez-moi donc de vous conduire auprès de Sa Majesté.

STELLA.

Ah! je me sens mourir!

Maxwell lui offre son bras et l'entraîne à demi-mourante.

ARTABAN, à part.

Elle s'éloigne, elle me laisse ainsi seul!... désespéré!... Ah! c'est infâme! (Voyant les gentilshommes qui chuchotent entre eux.) Ils rient de moi là-bas... Ah! mordioux, il ne sera pas dit que j'aurai été joué par elle et bafoué par eux!

CHATEAUNEUF, qui s'est avancé.

Eh bien! mon pauvre chevalier?

MAUVOISIN.

Votre amour a reçu son compte.

ARTABAN.

Que voulez-vous, messieurs, le cœur de l'homme, même le plus amoureux, a parfois des absences coupables, le mien a fait l'école buissonnière et, pour le punir... on le met au pain sec. — Fort heureusement que, dans ce palais, la belle, cause de l'incident, a pour ce pauvre cœur des friandises en réserve.

TOUS, raillant.

Nos compliments, chevalier.

Ils rient.

ARTABAN, à part, avec des larmes.

Oh! je souffre! je l'aime!...

En ce moment une main soulève le rideau et Maxwell reparaît.

MAXWELL.

Chevalier de Puycerdac! tu auras fait, cette nuit, ta der-

nière gasconnade ! (Pendant ces quelques mots, Maxwell a écrit sur ses tablettes. Il enlève la feuille, la remet à un page après lui avoir parlé bas. — Au page.) Tu m'as compris? va ! et pas un mot !

CHATEAUNEUF, aux autres.

Je ne crois pas la moitié de ce qu'il a dit... et vous?

MAUVOISIN, riant.

Moi, pas le quart.

MONTGIRON.

Et moi, rien du tout !

Ils rient et se mêlent à la foule. — Pendant les quelques phrases qui précèdent, le page s'est approché d'Artaban et lui a remis le billet. — Il sort rapidement.

ARTABAN, étonné.

Que signifie? (Il lit le billet. Avec un cri étouffé.) Ai-je bien lu ? (Relisant.) « Un mot vous expliquera l'horrible comédie que j'ai jouée, venez l'entendre cette nuit, à deux heures, sous les fenêtres des Griffons. » Les fenêtres des demoiselles d'honneur ! (Avec amour.) Ah ! chère Stella !... ces quelques lignes me rendent la vie !

MAXWELL, caché pour Artaban mais en vue du public, à part avec un infernal sourire.

Elles te donnent la mort !

Artaban et Maxwell disparaissent. Les rideaux s'ouvrent tout grands et laissent voir les salons remplis de monde.

HUITIÈME TABLEAU

Sous la Neige

Un coin du parc d'Holy-Rood; au troisième plan à gauche, en diagonale et se perdant dans la brume neigeuse, une partie du château avec ses fossés. On aperçoit le balcon des appartements de la reine; et, faisant suite, celui de l'appartemen des dames d'honneur. Dans ce dernier appartement il ne brille aucune lumière. Celui de la reine est faiblement éclairé. A droite, premier et deuxième plans, des arbres couverts de neige. Au fond, le parc blanc comme un suaire. La neige tombe lentement mais à gros flocons.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE MARIE STUART paraît dans l'encadrement éclairé de la fenêtre et vient s'appuyer sur le balcon. Ses cheveux dénoués tombent sur ses épaules. Son costume de cachemire blanc se confond avec le manteau de neige.

Tombe, neige silencieuse ! ô triste nature !... tu n'es pas plus désolée que ne l'est mon âme !... et tes arbres dépouillés ne lèvent pas plus désespérément que moi leurs bras vers le ciel !... La couronne vacille sur ma tête !... Et je suis seule, toute seule au milieu des orages, au milieu des ténèbres !... je n'ai qu'un ami en ce monde !... mon poëte !... et je ne puis aller à lui !... et il ne peut venir vers moi !...

Je suis reine!... quand je pense que, l'autre nuit, il était là ému, tremblant, cherchant mon ombre. Il ne reviendra pas car je le lui ai défendu! et ces quelques instants d'innocentes ivresses j'ai dû m'en sevrer encore parce que je suis reine... Tombe, tombe, neige silencieuse! et viens éteindre sur mon front la flamme qui brûle.

Elle appuie son front sur le fer du balcon et pleure. Châtelard entre par la droite et s'arrête un instant au milieu des arbres qui le cachent.

SCÈNE II

LA REINE, CHATELARD, puis LA RONDE DE NUIT.

CHATELARD.

Il m'a semblé, de loin, voir briller une lueur dans la chambre de la reine... (Il avance la tête.) Elle... sur ce balcon, par cette nuit glaciale? qui donc l'y attire (Avec un cri étouffé.) J'entends des sanglots! Elle pleure.

LA REINE, qui vient de l'apercevoir.

Il est revenu.

CHATELARD.

Madame, me pardonnez-vous d'avoir enfreint votre défense? (La reine reste pensive.) O ma reine!... soyez bénie.

LA REINE, lentement et comme brisée.

Tout nous sépare en ce monde! mais je vous le jure, jamais cette minute ne s'effacera de mon cœur, non plus que de ma mémoire (Se redressant tout à coup.) Mon Dieu!... là-bas, c'est une ronde de mes gardes qui se dirige de ce côté. (Chatelard va se diriger vers le bouquet de bois à droite.) Pas là; les rayons de la lune vous trahiraient. (Il va vers la gauche.) Arrêtez! vous tomberiez dans l'autre ronde. Toutes les nuits à cette heure, elles se croisent sous ce balcon. Que faire? Mon

Dieu! que faire? Si l'on vous trouve en ce lieu, quelle arme contre moi pour mes ennemis!

CHATELARD.

Cette arme, ils ne l'auront pas.

Il escalade le parapet et disparaît dans les douves du château.

LA REINE, avec un cri.

Oh! (Après s'être penchée sur le balcon.) Grâce à la neige, il ne s'est pas tué!... mais... malheureux, qu'avez-vous fait? Impossible de sortir de ces fossés, et quand viendra le jour?...

CHATELARD, que l'on ne voit pas.

Ah! ces plantes enlacées à la pierre... et qui montent jusqu'à ce balcon... si je pouvais!...

LA REINE.

Jamais!

CHATELARD.

C'est pourtant le seul moyen de vous sauver. Ma fuite n'est possible que par les appartements.

LA REINE, regardant au dehors.

Ils approchent, cachez-vous. Quand vous verrez cette chambre s'éclairer, c'est que tout danger aura disparu... (Se retirant précipitamment.) Les voici!

La ronde passe.

SCÈNE III

MAXVELL, RUTHWEN, HARLEIGH,
MAC LEARTON, enveloppés de manteaux et arrivant de divers côtés.

MAXWELL, va au-devant d'eux.

Ah! milords, merci!... vous êtes exacts au rendez-vous;

632

vous saurez tout à l'heure pourquoi j'ai tenu à grouper autour de mon épée trois épées fidèles comme sont les vôtres.

RUTHWEN.

Nous sommes à vous aveuglément, milord. Nous attendrons votre volonté.

MAXWELL.

Et vous n'attendrez pas longtemps, car, ou je me trompe fort, ou quand sonnera la deuxième heure nous verrons apparaître celui que je désire vous présenter. (Deux heures sonnent au beffroi du château, puis un peu plus loin, puis tout à fait dans l'éloignement, c'est alors qu'apparaît Artaban venant du fond à droite. — Il n'aperçoit pas d'abord les quatre hommes placés dans le petit bois. — Désignant Artaban.) Et tenez, que vous disais-je, cette longue silhouette noire sur la terre blanche, c'est notre homme!

MAC LEARTON, à demi-voix.

Le chevalier de Puycerdac.

MAXWELL, avec un mauvais sourire.

Lui-même qui vient au-devant de l'amour.

MAC LEARTON, de même.

Ah! je crois comprendre.

En ce moment la lune se voile.

MAXWELL, riant et à demi-voix.

Ah! per diou... comme dit le chevalier Artaban, en voulant se faire la complice du galant, Phœbé se fait aussi la nôtre.

ARTABAN, qui paraît s'orienter difficilement, à lui-même.

A deux heures, sous la fenêtre des Griffons, dit le billet. (S'orientant de nouveau.) La fenêtre des Griffons?

MAXWELL, qui s'est avancé sans bruit, la lui désignant.

La voilà, monsieur le chevalier.

ARTABAN, stupéfait.

Lord Maxwell... (Voyant les autres qui s'approchent.) Que veut dire ceci, messieurs?

MAXWELL, saluant.

Cela veut dire, chevalier, que vous vous êtes vanté d'être fort avant dans les bonnes grâces de certaine dame habitant le château où nous sommes; que votre présence ici nous prouve qu'il serait question de l'une des dames d'honneur de la reine; et que, comme ces nobles lords et moi avons la gloire de compter parmi elles une sœur, une femme, une fille et une fiancée que votre galante indiscrétion pourrait compromettre, nous venons vous proposer de vous couper la gorge avec le père, le frère, le fiancé ou le mari.

Tous s'inclinent.

ARTABAN.

Le misérable!... ce billet, c'était un piége.

MAXWELL.

Lequel d'entre nous choisissez-vous d'abord, chevalier?

ARTABAN, le souffletant avec le billet.

Toi, faussaire!

MAXWELL, bondissant et jetant son manteau.

Ah! Gascon maudit! (Désignant les autres.) Je ne leur laisserai pas une goutte de ton sang.

Les épées sortent du fourreau.

RUTHWEN, qui écoutait.

Alerte! messieurs, voici une nouvelle ronde.

Tous se dissimulent vivement derrière les arbres. La seconde patrouille parait venant de la gauche, longe les fossés du château et disparait par derrière.

HARTLEIGH, à voix basse.

Ils s'éloignent!

MAC LEARTON, sortant des arbres.

Allez, messieurs.

Ils tombent en garde.

ARTABAN.

Écossais maudit, je vais te payer ma dette de la foire Saint-Germain. (Combat acharné d'un instant. — Tout à coup une lumière paraît dans la chambre de la reine et on aperçoit Châtelard qui commence à monter à l'aide des plantes qui garnissent les murailles du château. — Maxwell l'aperçoit et pousse un cri involontaire. — S'arrêtant.) Vous êtes touché ?

MAXWELL.

Ce n'est rien. (Bas à Ruthwen.) Un manteau, muselez le Gascon. (Le combat recommence, et, dans un mouvement tournant, Artaban aperçoit Châtelard à son tour. Il va crier, mais tout à coup un manteau jeté par derrière sur sa tête vient paralyser ses mouvements et étouffer sa voix.) Ta gasconnade a tué ton ami et détrôné la reine. Si tu appelles, si tu cries, tu es mort.

Artaban pendant ces paroles a lutté avec les trois hommes pour se débarrasser du manteau, il veut crier le nom de Châtelard, mais sa voix expire dans sa gorge. Il vient d'être frappé par Maxwell. Il tombe. Châtelard, arrivé sur le balcon, a prêté un instant l'oreille à ce cri suprême, mais n'entendant plus rien, il est entré dans la chambre et la fenêtre s'est refermée sur lui.

MAC LEARTON.

Est-il bien mort ?

RUTHWEN.

Oui, et dans un instant la neige l'aura recouvert.

MAXWELL.

Maintenant, messieurs... chez lord Darnley ! Il faut que la vérité soit publique et que cette nuit même Marie Stuart ait cessé de régner ! Venez, messieurs, venez.

Tous s'éloignent.

SCÈNE IV

ARTABAN, THOMASSIN.

Il vient du fond à droite et tient une lanterne sourde à la main.

THOMASSIN, à lui-même.

M. le chevalier n'est pas rentré en son logis, et M. le comte de Châtelard non plus. De quel côté auront-ils dirigé leurs pas?... Le poëte rêve à la lune peut-être en cherchant une rime à neige. Quant au chevalier quelque galante aventure sans doute... (En parlant ainsi, il a regardé partout excepté où est Artaban toujours évanoui. Thomassin passe à côté de lui.) C'est égal, j'aurais voulu les retrouver avant de me mettre au lit. J'ai déjà exploré cette partie du parc. (Il désigne la droite ; passant devant le chevalier mais toujours sans le voir.) Ils me plaisent!... ces deux héros de légendes!... Ils me rappellent mon ancien métier. (Grelottant.) Brr!... continuons notre battue pour nous réchauffer. Je vais faire le tour du château.

Il s'éloigne par le fond à gauche.

ARTABAN, après un temps, se soulevant péniblement.

Où suis-je donc?... J'ai comme un voile sur les yeux... et je ne puis remuer... Ah çà! mais le sang m'inonde... Est-ce le mien?... Cette dague!... ah! oui!... c'est Maxwell qui m'a frappé!... mais pourquoi?... Les idées flottent dans mon cerveau. (Avec un cri.) Ah!... je me souviens!... Châtelard, chez la reine.. (Étendant la main vers le château.) là... Il faut le prévenir... ou il est perdu... Mais ce sang, qui coule toujours... ah! la sorcière avait bien lu, un jour, au détour du chemin... Je mourrai d'un coup de... (Il prend des poignées de neige et les fourre dans ses blessures.) Mais arrête-toi donc!... Je ne

veux pas... je ne peux pas mourir !... (Respirant.) Cette neige me ranime... Si je pouvais me traîner jusqu'à la fenêtre... là j'appellerais. (En parlant il a rampé jusqu'au fossé. Il se soulève à demi et appelle.) Châtelard !... Châtelard !... (Avec désespoir.) Ma voix s'éteint. Jamais elle n'ira jusqu'à eux. (Se raidissant.) Eh bien !... j'irai, moi. (Se penchant sur les douves.) Ah ! je ne peux pas... je ne peux pas !...

Il retombe. — L'orchestre joue l'air de la chanson du Gascon et Thomassin reparaît. — Il heurte du pied la dague et la ramasse avec terreur. — Le rideau baisse.

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

Comment meurt un Gascon

Une chambre des appartements de la reine. — A droite, deuxième plan, une vaste fenêtre donnant sur un balcon ; au fond, une porte de chêne ovale et ferrée de trèfles. — A droite, premier plan, une porte secrète perdue dans la boiserie, un peu plus haut un prie-Dieu au-dessus duquel est un grand Christ d'ivoire. — A gauche une table, à droite un grand fauteuil, avec la couronne royale surmontant le dossier. — Deux carreaux de velours. — Le feu est allumé dans une cheminée à gauche, premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, CHATELARD.

Châtelard est debout près du fauteuil, Marie est près de la porte du fond et, immobile, à demi-penchée, semble prêter l'oreille aux bruits du dehors.

CHATELARD, à demi-voix.

Ma reine, qu'avez-vous?

MARIE.

Des craintes vagues! depuis le peu d'instants que vous êtes ici, j'ai cru distinguer des bruits étranges. (Redescendant lentement.) Enfin il me semble qu'il y a comme un danger dans l'air.

CHATELARD.

Madame.

LA REINE, s'asseyant et avec une tendresse chaste et un peu mélancolique.

Non... je ne suis pas madame, je ne suis pas la reine; mais plus que tout cela. Je suis la femme qui croit en vous! Je suis la Marie qui vous aime, qui vous l'a dit déjà... et qui est heureuse de vous le redire là, seule avec vous, loin de toutes ces ambitions et de toutes ces haines qui s'agitent et qui s'amassent. (Châtelard s'est agenouillé et il porte respectueusement la main royale à ses lèvres. — Troublée, mais souriante.) Oui, prenez mes mains dans les vôtres!... que vos lèvres leur donnent un dernier adieu, car il vous faut partir.

CHATELARD, suppliant.

Déjà?

LA REINE, frémissante.

J'ai peur!...

CHATELARD.

Enfant!

LA REINE.

Oui, je suis une enfant! ils me le disaient aussi cette nuit ces hommes qui marchent dans mon ombre et lisent dans mon âme! et ils en voulaient prendre prétexte pour me donner un maître. (Avec une sorte de fièvre.) Le trésor est vide, disaient-ils, et selon eux, la fortune publique refleurirait du jour où mes vingt ans seraient greffés sur une nouvelle branche!... Ils croyaient avoir facilement raison de l'enfant, mais ils se sont bien trompés... Il fallait de l'argent

pour armer leurs flottes, pour fondre leurs canons; alors, je leur ai tout abandonné, mes biens, mes joyaux, mes couronnes... Quant à mon cœur... (Tendrement.) avais-je le droit d'en disposer puisqu'il ne m'appartient plus?

CHATELARD.

Ma bien-aimée, mon âme!... Oh! ma vie est bien à vous désormais.

LA REINE, se levant et l'attirant à elle.

Oui; elle est à moi, je le sens! aussi en dois-je être avare, et comme elle est en danger ici, vous allez partir.

CHATELARD.

Marie!

MARIE.

Tout est préparé pour que vous puissiez sortir du château sans être rencontré!... Écoutez bien ce que je vais vous dire.

CHATELARD.

Un instant! un instant encore!... Marie, pardonnez à mon âme jalouse! hier, Darnley vous parlait tout bas.

LA REINE.

Ne prononcez pas le nom de cet homme.

CHATELARD.

Si un jour, fatiguée, vaincue, cédant à leurs instances, aux violences de la noblesse, à la raison d'État, oh! dites bien non, madame. (Elle veut lever la main.) Ne jurez pas... dites non, seulement.

LA REINE.

Non, jamais!

CHATELARD.

Alors, permettez-moi de le tuer.

LA REINE, avec effroi.

Un duel avec lui?... mais un Darnley, ça ne se bat pas, ça égorge. (Après un mouvement.) Ah! je vous jure que je viens d'entendre...

CHATELARD.

Les sifflements de la rafale...

LA REINE.

N'importe, je crois aux avertissements, et quelque chose me dit que nous avons trop tardé déjà... partez, je le veux! partez! (Sur un mouvement de Châtelard qui baisse la tête avec tristesse.) Pars!

CHATELARD, avec passion, l'enlaçant dans ses bras.

Marie!

LA REINE, lui posant la main sur la bouche.

Écoutez... Ce n'est plus le bruit du vent dans les branches cette fois; ce sont les portes de bronze qui se referment, on monte l'escalier de pierre. (Elle court à toutes les portes.) Gardée! celle-là gardée aussi... Ah! nous sommes perdus.

CHATELARD.

Madame, nous n'avons pas le choix des moyens, il faut sauver votre honneur en sauvant votre couronne, entendons-nous bien. J'ai corrompu l'un de vos pages... Je me suis introduit furtivement ici. Je vais me cacher, vous appellerez et...

LA REINE, avec des larmes.

Et l'on t'égorgera à mes pieds, n'est-ce pas?... Ah! vous êtes ingénieux, vous autres hommes. (Avec un cri.) Ah! le balcon, tu vas reprendre le même chemin, comment n'avons-nous pas pensé à cela, tout de suite. (Elle court à la fenêtre, l'ouvre et recule stupéfaite. A Châtelard, en étendant la main.) N'approche pas! ils sont là! Ah! je deviens folle, (Le prenant dans ses bras.) mais je ne veux pas que tu meures.

Elle écoute de nouveau.

9.

CHATELARD, avec désespoir.

Ah! c'est moi qui vous ai perdue, pardon! pardon!

LA REINE.

Pardon de quoi?... De ce que tu m'as aimée et de ce que je suis reine. Est-ce notre faute à nous deux!! mais que faire? que faire? Toutes les issues sont gardées!... Partout des ennemis, partout des armes! Ah! je me souviens; derrière ce Christ un couloir dérobé. — On m'a dit qu'en une nuit d'émeute ma mère m'avait emportée dans ses bras!... Ah! soyez béni, Dieu saint! Viens, fuis, je t'aime, je t'aime! (Au moment où ils touchent au passage désigné, on heurte à la porte.) Celle-là aussi gardée!... Ah! ma seule espérance s'évanouit.

MAXWELL, à la grande porte.

Au nom de l'Écosse... ouvrez!!

LA REINE.

Infâmes!

ARTABAN, derrière la porte secrète.

Châtelard! Châtelard!

CHATELARD.

C'est la voix d'Artaban.

ARTABAN.

Madame, ouvrez de grâce, il y va de la vie!

LA REINE, éperdue.

Je ne sais plus le secret de cette porte!

ARTABAN.

Ils vont venir, Maxwell, Darnley.

Les coups redoublent à la grande porte. La reine use ses mains à chercher le secret.

LA REINE.

Si je ne parviens pas à ouvrir cette porte il meurt! Jésus,

mon maître, exaucez-moi! Ils vont venir! mon âme est à l'agonie!! Je vous jure que je ne vous demanderai plus rien jamais ni pour moi ni pour personne... mais qu'il vive!... Seigneur! je baise vos pieds sacrés.

Dans son mouvement, touchant les clous du Christ, elle fait mouvoir le ressort de la porte secrète, la porte s'ouvre brusquement. Artaban paraît ensanglanté.

SCÈNE II

LES MÊMES, ARTABAN.

LA REINE, voyant la porte céder.

Ah!...

CHATELARD.

Artaban!

ARTABAN, qui se soutient à peine.

Fuis, Châtelard! Ils viennent! (A la reine.) Au nom du ciel! madame, ordonnez-lui de fuir. (Mouvement de la reine.) La reine te l'ordonne... (D'une voix saccadée, lui montrant la porte secrète.) Là... Un escalier... en bas... une brèche... pars, mon sang te guidera!

CHATELARD.

Je pourrais t'abandonner?

ARTABAN.

Tu dois sauver la reine!

CHATELARD, se jetant aux pieds de la reine.

Adieu, Marie.

ARTABAN.

Hâte-toi.

CHATELARD, sortant.

Je vais t'attendre!

Artaban le pousse et referme la porte. On frappe à coups redoublés à celle du fond.

ARTABAN, épuisé.

Il était temps! (A la reine.) Ouvrez, Majesté; ce sont mes assassins!

LA REINE.

Vos assassins?

ARTABAN.

C'est Maxwell qui m'a frappé!

LA REINE, avec dégoût.

Lâche!...

Elle court à la porte d'entrée, qu'elle ouvre brusquement. Lord Maxwell pénètre dans la chambre suivi de lord Ruthwen, des membres de la congrégation, et de toute une foule qui envahit le fond du théâtre et s'entasse dans la galerie extérieure.

SCÈNE III

LA REINE, ARTABAN, LORD MAXWELL, SIR HENRI DARNLEY, THOMASSIN, RUTHWEN, DUMBURY, HARTLEIGH, MAC LEARTON, LA FOULE.

LA REINE, d'une voix ferme et haute.

Qui donc ose outrager ainsi la Majesté royale?

MAXWELL.

Madame, un homme a pénétré ici... chez vous... Et nous voulons cet homme.

LA REINE.

Oserez-vous achever votre victime à mes pieds?

MAXWELL.

Non ! c'est au bourreau seul qu'il appartient de toucher à l'amant de la reine.

ARTABAN, qui est parvenu à se dresser debout et qui se tient appuyé sur Thomassin qui vient de percer la foule.

L'amant de la reine.

MAXWELL, reculant.

Le Gascon !

ARTABAN, montant sa poitrine ensanglantée.

Cela ressemble-t-il aux baisers de l'amour ! (Artaban s'avance terrible sur Maxwell qui fuit devant le chevalier.) Ce sont tes morsures, serpent !... Oui !... un homme a pénétré jusqu'ici... et cet homme... c'est moi !... J'y suis venu pour demander justice à ta souveraine ! J'y suis venu pour t'accuser, assassin !

MAXWELL.

Mensonge !...

ARTABAN.

J'ai dit la vérité... et j'en meurs !...

Il tombe dans un fauteuil.

MAXWELL, reprenant son audace.

Milords, cet homme veut vous donner le change. Le comte de Châtelard est ici... qu'on cherche partout.

Stella vient de paraître.

SCÈNE IV

Les Mêmes, STELLA.

STELLA, se frayant un passage à travers la foule.

Artaban !... (Avec un cri de désespoir.) Ah ! (Elle se dresse devant Maxwell.)

Assassin et parjure!... (A la reine.) Majesté, cet homme est un infâme!... Cette nuit, c'est au prix d'un mensonge odieux, qui me torturait l'âme, que j'ai pu arrêter le poignard suspendu sur le chevalier. (Se retournant vers Maxwell comme une lionne furieuse.) Tu m'avais promis sa vie, traître!

MAXWELL.

Cela n'est pas!

STELLA.

Oh! le misérable!

THOMASSIN, montrant à Maxwell le poignard qu'il a ramassé au tableau précédent.

Le reconnaissez-vous?

Mouvement général d'horreur. Darnley qui, pendant cette scène, est resté silencieux et immobile à côté de Maxwell, s'éloigne brusquement de lui et s'avance vers la reine.

DARNLEY, à la reine.

Marie... vous ne pensez pas... Oh! dites-moi que vous ne pensez pas qu'un seul instant j'aie pu croire aux calomnies de ce misérable! J'étais ici, non pas pour vous juger... mais bien pour vous défendre.

MAXWELL.

Milord!

LA REINE, à Maxwell.

Plus un mot! Rendez votre épée, milord!

DARNLEY.

Je suis un Stuart comme vous, Marie, et ce nom m'impose le devoir de défendre votre honneur outragé. Justice sera faite.

LA REINE.

J'y compte!

DARNLEY, aux gardes.

Emparez-vous de cet homme.

MAXWELL, à voix basse, à Darnley.

Tu auras le prix de ta trahison!... Judas!... (Montrant la reine.) C'est elle qui me vengera!

Darnley, sans répondre, fait un signe aux soldats qui entraînent Maxwell.

LA REINE, penchée sur Artaban et à demi-voix.

Tu as sauvé sa vie!... Tu m'as sauvé l'honneur. Que ferai-je pour toi?

ARTABAN.

Faites-moi prince! et qu'on le sache en Gasgogne!

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine, Jeanne Robert.

TH. BARRIÈRE & L. DAVYL

LE GASCON

DRAME



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
J. AUTRAN *de l'Acad. franç.*	
ŒUVRES COMPLÈTES, tome V. — La Lyre à sept cordes	6 »
H. DE BALZAC.	
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE	7 50
COMTE DE PARIS	
HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE, t. I à IV	30 »
ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE	30 »
X. DOUDAN	
MÉLANGES ET LETTRES. 2 volumes	15 »
VICTOR HUGO	
LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 2e série. 2 v.	15
J. MICHELET	
HISTOIRE DU XIXe SIÈCLE, 3 volumes	18 »
F. PONSARD.	
ŒUVRES COMPLÈTES. T. III et dern.	7 50
CHARLES DE RÉMUSAT	
ABÉLARD. 1 volume	7 50
ERNEST RENAN	
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES. 1 vol.	7 50
LES ÉVANGILES. 1 volume	7 50
DANIEL STERN	
MES SOUVENIRS. 1 volume	7 50
LOUIS ULBACH	
LE LIVRE D'UNE MÈRE, avec une eau-forte de Hédouin. 1 volume	6 »
VIEL-CASTEL *de l'Acad. franç.*	
HIST. DE LA RESTAURATION, tome XIX.	6 »

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
ÉMILE AUGIER *de l'Acad. franç.*	
THÉATRE COMPLET. T. I à IV	4
BALZAC	
CORRESPONDANCE	2
TH. BENTZON	
LA GRANDE SAULIÈRE	1
AL. DUMAS FILS *de l'Acad. franç.*	
THÉRÈSE	1
O. FEUILLET *de l'Acad. franç.*	
UN MARIAGE DANS LE MONDE	1
ERNEST FEYDEAU	
SOUNA	1
JUDITH GAUTIER	
LUCIENNE	1
GUSTAVE HALLER	
VERTU	1
VICTOR HUGO	
QUATREVINGT-TREIZE	2
ALPHONSE KARR	
L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR	1
LAMARTINE	
NOUVEAU VOYAGE EN ORIENT	1
PROSPER MÉRIMÉE	
LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE	1
MÉRY	
LA COMTESSE ADRIENNE	1
MICHELET	
L'ÉTUDIANT	1
CH. MONSELET	
LES RESSUSCITÉS	1
D. NISARD *de l'Acad. française*	
RENAISSANCE ET RÉFORME	2
J. NORIAC	
LA FALAISE D'HOULGATE	1
J. OFFENBACH	
OFFENBACH EN AMÉRIQUE	1
OUIDA	
DANS UNE VILLE D'HIVER	1
LYDIE PASCHKOFF	
LA PRINCESSE VÉRA GLINSKY	1
A. DE PONTMARTIN	
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XIV	1
HENRY RIVIÈRE	
EDMÉE	1
ROBERT HOUDIN	
MAGIE ET PHYSIQUE AMUSANTE	1
SACHER MASOCH	
LES PRUSSIENS D'AUJOURD'HUI	2
GEORGE SAND	
LÉGENDES RUSTIQUES	1
FRANCISQUE SARCEY	
LE PIANO DE JEANNE	1
STENDHAL	
VIE DE NAPOLÉON	1
***	
LES FEMMES ET LA FIN DU MONDE	1
MARIO UCHARD	
MON ONCLE BARBASSOU	1
LOUIS ULBACH	
MÉMOIRES D'UN ASSASSIN	2

Paris. — Imprimerie Dumoutet.

